



2091

241







ESQUISSES  
SUD-AMÉRICAINES

PAR

UN CRÉOLE

*Ubi bene, ibi patria*



LAUSANNE  
B. BENDA, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
3, RUE CENTRALE, 3

1885

LIBRAIRIE B. BENDA

LAUSANNE

Digitized by Google



**ESQUISSES**  
**SUD-AMÉRICAINES**

~~~~~  
**LAUSANNE. — IMPRIMERIE ADRIEN BORGEAUD**  
~~~~~



ESQUISSES  
SUD-AMÉRICAINES

PAR  
  
UN CRÉOLE

*Ubi bene, ibi patria*



LAUSANNE  
B. BENDA, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
3, RUE CENTRALE, 3

---

1885



## AVANT-PROPOS

Le seul mérite que puissent renfermer ces petites esquisses, c'est que, quant à la partie narrative, elles sont véridiques et ont eu vie ; quant aux appréciations, étant né libre, je crois avoir droit à mes opinions ; quant à la tournure de la phrase, je puis seulement demander pardon, comme étranger, pour les bévues qui pourraient s'y trouver et qui n'y manqueront pas. Le motif qui m'a porté à écrire en français, c'est que cette langue est, et restera toujours, l'universelle. L'étoffe se trouve dans ces lignes, et si je n'ai pas su la couper à la dernière mode, à moi la faute, c'est que je n'ai pas fait mon apprentissage chez un tailleur de « primer cartello ».

L'emploi de tant de mots étrangers vient de ce qu'après être resté quelque temps dans le pays, on désigne les noms des objets d'un usage journalier par leur dénomination dans la langue du pays, quand même on en parle une autre, par exemple : « *ama de leite* » m'est beaucoup plus familier que nourrice, « *rebenque* » que fouet, et « *chinela* » que pantoufle. C'est que les objets (moins la nourrice, qui, exception faite de la couleur de son biberon naturel, est la même partout) sont différents, quoique appliqués au même usage ; ainsi un « *rebenque* » argentin ne ressemble pas au fouet de la civilisation, et un cordonnier européen regarderait avec curiosité une « *tamanca* » (pantoufle) brésilienne.

---

## VOYAGE

La traversée jusque dans l'Amérique du Sud, sans être comme au temps de Christophe Colomb, était considérée, il y a vingt-cinq ans, un peu comme un voyage; on ne faisait pas exactement son testament; on quittait sa femme et ses enfants avec quelque espoir de les revoir; votre créancier pensait que, dans un de ces pays inconnus, vous pourriez avoir la chance de ramasser un diamant dans les rues et de payer votre compte. Chez les différents fournisseurs, vous vous pourvoyiez d'un tas d'articles d'habillement et de vêtement qu'à votre arrivée là-bas vous trouviez inutiles; en même temps on versait quelques larmes; on se disait un « adieu »

en règle ; vous aviez toujours le sentiment d'être sur le point de faire un saut dans l'inconnu, et dans votre esprit se croisaient des visions d'oranges, de ciels toujours bleus, de singes prédicateurs, perroquets au plumage éclatant, négresses aux lèvres épaisses, qui repoussaient le baiser, lions, tigres, et cette bête immonde qui inspire tout à la fois le dégoût et la frayeur : le serpent. En ce temps-là, le vapeur existait, mais il n'y avait qu'une seule compagnie, celle de Southampton, et l'étranger avait à s'acheter un dictionnaire et cinq grammaires, s'il n'était pas préparé à se voir condamné à trois semaines d'ostracisme. Maintenant c'est tout différent ; dans le choix des compagnies qui se font la concurrence, c'est un peu l'embarras des richesses ; les vapeurs sont d'énormes hôtels flottants, où, pour la nourriture et le confort, on se trouve aussi bien que chez soi ; il y a seulement la différence que votre logement pour la nuit est un peu restreint ; les officiers sont affables ; on se dit « au revoir », et non pas « adieu » ; on lie vite connaissance, et puis, si vous

n'êtes pas accoutumé à la mer, après avoir payé votre tribut à Neptune pendant deux ou trois jours, vous reprenez courage, l'appétit revient, et comme il fait presque toujours beau temps, excepté les deux ou trois jours après le départ et quelques averses sous la ligne, on a tout le temps de flâner, de lire, de causer et d'admirer les merveilles que vous offre l'Océan.

Le voyage a été si souvent décrit que je ne me sens nullement disposé à en faire la répétition ; la première fois que je l'ai fait, c'était dans un des vapeurs du Royal Mail. Nous avons touché à Lisbonne, à l'île de St-Vincent, Pernambuco, Bahia et Rio de Janeiro, où les grands vapeurs s'arrêtaient et où les voyageurs pour le Rio de la Plata trouvaient de petits vapeurs qui les transportaient à leur destination ; (maintenant les grands steamers y vont directement, ce qui évite tout transbordement). A notre arrivée à Rio de Janeiro, nous avons été un peu surpris par une symphonie de toutes les cloches de la ville, qui sonnaient à toute volée ; on nous dit que

c'était un jour de fête (de quelque Saint), et, comme on peut dire qu'avec les dimanches tous les quatre jours sont fêtes, les sonneurs de cloches ne chôment pas à Rio de Janeiro. Chacun son tour : après que l'œil a joui d'un des panoramas les plus magnifiques du monde, après que l'oreille a été enchantée par le son harmonieux des cloches, c'est un autre organe qui n'est pas si agréablement affecté ; quand on débarque, si on n'est pas prévenu de mettre les doigts au nez, on tombe presque en défaillance par suite d'une puanteur (ce n'est pas une odeur) ressemblant un peu à celle du fromage de Limbourg ; en regardant dans l'eau on en trouve facilement la cause : sur sa surface on voit flotter oranges pourries, écorces de bananes et de toutes sortes de fruits, chiens et chats noyés, enfin un ramassis de toute espèce de détritits, sans compter que, avant la formation d'une compagnie pour le nettoyage de la ville, la baie servait de dépôt à toutes ses ordures.

---



## RIO DE JANEIRO

La première chose qui frappe l'attention à votre arrivée à Rio de Janeiro, c'est l'air d'animation qui y règne ; les noirs constituent une race très vivace, ayant beaucoup de ressemblance avec le singe ; ce sont de grands enfants ; un rien les amuse ; leurs cris, leurs rires et un babil incessant contribuent beaucoup à l'animation de la scène. Puis, Rio est une grande ville, riche, commerçante, et le centre de tout le mouvement de l'empire ; au bord du trottoir se tiennent des négresses en turban, vendant tous les fruits des tropiques ; et, en même temps, un brouhaha de voitures, piétons affairés, chars de marchandises, noirs avec fardeaux sur la tête, et une agitation fé-

brille qui vous étourdit; et puis, avec tout cela, un soleil éblouissant, qui, quoique assez chaud pour vous faire penser au purgatoire, jette un brillant éclat partout. Au centre de la ville, les anciennes rues sont très étroites, et deux voitures ne peuvent se croiser sans empiéter sur le soi-disant trottoir, au niveau de la rue, large de trois pieds, de sorte qu'il faut faire attention que les roues des tilburys ne vous roulent pas sur les cors. L'étroitesse des rues, bordées de riches magasins, pourrait vous étonner, mais en y réfléchissant un peu, vous êtes obligé de confesser que les anciens n'avaient pas tout à fait tort, en cherchant, dans ce pays si ardent, à se ménager un peu d'ombre. C'est ici qu'on trouve le commerce de détail, les boutiques, pharmacies, « seccos e molhados » (épiciers, littéralement secs et mouillés) et autres négoce, tandis que le haut commerce s'est aggloméré dans les rues plus larges, près de la baie, ou nouvellement construites; mais toujours de temps en temps votre nez est salué par une odeur qui ferait éternuer le père Abraham lui-même.

Les environs de la ville sont charmants ; vous avez Laranjeiras, Tijuca, Sta-Thereza, Botafogo, Rio Comprido, qui sont autant de retraites délicieuses qui vous donnent une idée de ce qu'a dû être le paradis ; les maisons sont entourées de jardins où fleurissent, dans une végétation exubérante, ces mille fleurs et arbres des tropiques qui vous étonnent par leur nouveauté ; les maisons elles-mêmes sont revêtues de tuiles aux couleurs éclatantes, rouges, bleues, jaunes, etc., qui leur donneraient l'air quelque peu chinois si elles ne s'harmonisaient pas avec cette nature éblouissante ; les différents endroits que j'ai mentionnés, moins Botafogo, sont situés sur les collines (quelques-unes assez élevées), qui entourent la ville, laquelle est bâtie sur une étroite langue de terre, d'où s'élèvent ces montagnes qui forment le piédestal sur lequel reposent les plateaux de l'intérieur. — Botafogo, qui longe la baie du même nom, et qui est un bras de la grande nappe d'eau qui forme le centre, est charmant ; vu la nuit, du tramway, qui le parcourt dans toute son éten-

due, c'est féérique; d'abord la fraîcheur du soir, après la chaleur du jour, vous soulage; puis toute la nature semble se réveiller: les plantes exhalent un parfum enivrant, les cigales vous assourdissent de leurs cris perçants, et à travers la longue lignée de becs de gaz qui longe la plage, on aperçoit ceux de la ville et de Nithérohy, situé de l'autre côté de la baie, se reflétant dans l'eau et marquant les contours des collines habitées qui entourent la ville. Botafogo est le chemin qui mène au jardin botanique, avec une avenue de palmiers géants, des plus belles du monde; le jardin ferait les délices d'un botaniste; moi qui connaît à peine la différence entre le chou et la carotte, je ne puis parler que de son arrangement, qui m'a semblé être des plus intelligents. Au centre de la ville il y a quelques places qui vous donnent un cauchemar de verdure, entre autres celle da praça da Acclamação qui, une fois terminée, sera l'une des plus belles du monde. Il ne faut pas que j'oublie l'Hôpital qu'on voit de la baie, et qui est un monument de bienfaisance de cette

pauvre humanité dont on dit tant de mal ; à propos de ce bâtiment, on conte une histoire assez curieuse : la construction languissait faute de fonds ; les souscriptions ne rapportaient plus rien ; les appels à la bienfaisance publique dans les journaux tombaient à plat ; les orateurs dans les réunions publiques perdaient la voix à force de parler en faveur de cette œuvre de charité ; lorsque quelqu'un se rappela que l'empereur avait le droit de créer des titres « ad libitum », chacun desquels paie une « Joya » (impôt). Alors on vit pleuvoir des ordres, des décorations ; tel épicier devint duc, tel autre marquis, votre tailleur était créé vicomte et votre bottier baron ; quant aux commendadores, ils pullulaient, et l'officiliât d'un ordre était devenu si commun, que les commissionnaires n'en voulaient plus.

Avec leur produit on termina la construction de l'hôpital ; le moyen employé se prête un peu au ridicule, mais le résultat a donné un des plus beaux monuments de la charité — et aussi de la vanité — humaine. Rio a encore

beaucoup de curiosités qui en feraient le délice du monde, si nous n'avions d'autres facultés que les yeux; mais, malheureusement, nous avons un nez, des oreilles, la sensation du toucher, et un épiderme, qui sont tous des organes très incommodes au Brésil; nous avons laissé les puces et les poux derrière nous en Europe, mais qui chantera la gloire des moustiques; Gonçalves Dias a bien chanté son pays, quand il a dit : « Minha terra tem palmeiras » (mon pays possède le palmier), mais il a oublié ces petits insectes; quand on arrive tout frais d'Europe, ils tiennent festin sur votre visage, vos mains, toutes les parties de votre corps que vous avez par négligence découvertes, et le lendemain c'est à peine si votre mère ou votre femme vous reconnaît; peu à peu votre corps s'y accoutume et votre sang, en s'affaiblissant, ne leur offre plus de ces « Festins de pierre » comme à votre arrivée; mais restez au pays tant que vous le voudrez, devenez aussi vieux que Méthusalem, brûlez des herbes dans votre chambre à coucher jusqu'à vous asphyxier, enfermez-

vous dans des rideaux comme si vous vous enveloppiez dans votre linceul, poursuivez-les avec la chandelle, au risque de vous brûler vif comme les veuves aux Indes ; fâchez-vous, jurez, dites les prières que votre mère vous a enseignées, mais une fois qu'un de ces insectes vous poursuit, c'est fini ; sa trompette est pire que la trompette fantastique de l'apôtre Paul, et sa morsure plus venimeuse que celle du serpent. Peu à peu la langueur vous envahit ; cette belle création devient un peu comme « toujours perdrix » ; l'œil se fatigue de cette végétation qui, toujours verte, ne se repose jamais ; l'air semble manquer aux poumons, et l'on donnerait toute sa fortune pour changer de résidence avec l'ours du pôle du Nord.

J'allais oublier de parler de la fièvre jaune — la bête noire de tous les nouveaux arrivés — et qui a été calomniée un peu plus qu'elle ne le mérite ; ce n'est qu'à de certaines périodes (terme qui va toujours en se raccourcissant) qu'on doit la craindre ; quand elle ne devient pas épidémique, il faut d'abord ne pas

commettre d'imprudences ou d'excès; il faut surtout ne pas y penser; mais une fois que, dans les mois d'été, vous ne transpirez pas comme une chaudière à toute vapeur, que vous avez mal à la tête, que vous sentez une douleur dans les reins, que l'appétit fait défaut et que vous éprouvez un malaise général, mettez-vous au lit, prenez du thé de feuilles d'oranger bien chaud (jusqu'à pouvoir nager dans votre transpiration) avec une cuillerée à soupe d'huile de ricin; dormez si vous le pouvez; le lendemain, si vous n'êtes pas remis, alors, sentinelle alerte, gare à vous; faites venir la science — le médecin — si vous n'avez pas fait votre testament, n'y pensez plus, recommandez-vous à Dieu, et, « alea jacta est »; vous pouvez en revenir, mais j'en ai connu beaucoup qui ont fait le grand saut et qui en savent beaucoup plus que les autres.

En sortant de Rio et de sa baie, on respire et l'on peut rendre grâce à l'Etre suprême : on a vu l'enfer de près, mais on n'y est pas resté.

---



## MONTEVIDEO

Jolie, coquette, gaie, que puis-je encore dire pour célébrer ses grâces, quoique mes premières impressions n'eussent pas dû être très agréables ; comme arrivant d'un pays « apestado », au mois de mai, j'ai passé trois jours en quarantaine sur le « Cerro » ; il faisait très froid là-haut, avec un pampero que je trouvais agréable, pourtant, après les zéphyr de fournaise du Brésil ; il y a vingt-quatre ans de cela, mais je me rappelle encore comme tout me plaisait : la vue du port, ce ciel bleu, ces maisons blanches aux toits plats, qui vous donnent des souvenirs d'Orient, et puis, quand on débarquait, cette animation qui semblait y régner, cette absence de noir, ces figures rian-

tes, et surtout ces jolies filles, vêtues avec grâce, et qui, par leurs costumes, vous portaient en pleine Espagne ; bien souvent je l'ai revue (j'y ai même demeuré pendant quelques mois) et toujours avec plaisir. La ville a chassé l'Espagnol, l'Anglais, et a soutenu un siège aussi long que celui de Troie, mais elle est toujours sortie vigoureuse de ses ruines et maintenant, bien gouvernée et avec sagesse, elle s'élèvera à la situation que lui assigne sa position et la richesse du pays. Elle fait de tels progrès que ce qu'on en dirait aujourd'hui serait de l'histoire ancienne demain ; mais, celui qui a vu la plaza de la Independencia, la calle 18 de Julio, le Cordon, el Cristo, la playa de Ramirez, ne les oubliera jamais et voudra toujours y retourner. Rio a le brillant de son cascabel, mais Montevideo a les charmes d'une Andalouse.

---

## BUENOS-AIRES

La traversée depuis Montevideo se fait en quelques heures ; on s'embarque à quatre heures du soir et le lendemain, à six heures ou plus tôt du matin, on arrive à destination. Les petits vapeurs côtiers peuvent seuls s'en approcher ; les grands jettent l'ancre à deux lieues, ou plus, de distance. De ceux-ci la ville ne se voit que très indistinctement ; étant bâtie sur un niveau qui ne s'élève que de quelques trentaines de pieds au dessus de la rivière ; elle n'offre pas un aspect imposant à première vue, mais déjà en débarquant « al muelle » (môle) on sent qu'on est arrivé dans une grande ville ; tout d'abord les signes de progrès se font voir ; on traverse les rails du

chemin de fer du nord, qui, de son point de départ longe la plage au nord de la ville, dans toute l'étendue de celle-ci. La ville est bâtie, comme toutes celles des colonies espagnoles, en carrés, de cent à cent trente mètres de chaque côté, comme un échiquier; les rues, au centre, sont étroites et mal pavées; du reste c'est presque une conséquence naturelle d'un sol sans pierres, dont il ne se trouve pas une seule dans toute la province, exception faite de la Sierra (chaîne de collines en montagnes) du Tandil, bien au Sud. Les maisons, à toits plats, sont bâties autour de cours (patios) dans la première desquelles il y a presque toujours des fleurs ou des plantes qui lui donnent un riant aspect; dans la seconde se trouve « el pozo » (puits) d'où l'on retire l'eau de l'« algibe » (réservoir) sous la maison, et qui recueille l'eau de pluie, qui y est conduite par des tuyaux à cet effet. L'ameublement des chambres est tout à fait européen; tandis qu'au Brésil on se sert de chaises de paille, et qu'à cause de la grande chaleur, les chambres sont grandes, avec peu de meubles, et le

tapis inconnu, ici, avec l'espace suffisant, on peut orner les chambres avec ces mille petits rien qui leur donnent un air de confort et leur ôtent la ressemblance avec la caserne ou l'hôpital. Il y a vingt ans, les maisons étaient généralement à un étage et en briques; maintenant il s'y trouve des palais et des monuments qui ne seraient déplacés nulle part, et dans lesquels le marbre tiré de l'Italie abonde, comme du reste on s'en sert dans les maisons moins prétentieuses, et dont l'usage est très répandu. Il y a plusieurs « plazas » (places) ouvertes entourées d'arbres et au milieu desquelles se trouvent des monuments ou des statues, et où une bande de musique joue les soirs d'été. L'aspect de la ville est plus européen, tout en conservant un certain cachet d'originalité; il y a des hôtels qui feraient honneur à une grande capitale (au Brésil il n'y en pas un qui mérite ce nom); les cafés sont nombreux et somptueux et les magasins rivalisent avec ceux d'Europe. Il y a plusieurs théâtres, dont le principal, celui de Colon, est des plus luxueux et très vaste; les tramways

parcourent la ville dans toutes les directions ; il y a chemins de fer au nord, au sud et à l'ouest, et bientôt on pourra traverser le continent de l'Amérique du Sud de la même manière qu'on traverse maintenant celui du nord. Buenos-Aires est une grande ville de quelques 350,000 habitants, devenue depuis deux ou trois ans capitale de la Confédération ; la capitale provinciale a été transférée à la nouvelle ville de la Plata qui, récemment créée, a déjà acquis une importance incroyable en si peu de temps. Il ne me reste qu'à dire quelques mots relativement à la « Porteña » (femme de Buenos-Aires) avec laquelle j'aurais dû commencer, et qui, pour moi, forme le vrai type de la grâce et de la beauté féminines ; vive, aimable, aristocrate, elle sait charmer, et se conduirait avec la même dignité, aussi bien dans le palais d'un duc que dans la cabane d'un berger.

Rosas a été le dernier tyran de la ville, un être des plus sanguinaires, mais qui en même temps montrait des traits humoristiques ; par exemple une fois que l'ambassa-

deur d'Angleterre est venu en grand gala lui faire une visite officielle un jour qu'il faisait bien chaud. Rosas, en se plaignant de la chaleur, ôta son habit; le ministre fit de même; après ils se dépouillèrent de tous leurs articles de vêtement en prétextant la même excuse jusqu'à rester en bout de chemise, quand Rosas déclara que c'était le costume le plus approprié pour traiter d'affaires.

---

# EXTRAIT

DU

Journal d'un aventurier dans la République-Argentine,  
en 1861.

Mai 30. Nous sommes partis par chemin de fer, à sept heures du matin, la première fois que j'ai voyagé de cette manière depuis que j'ai quitté l'Europe ; les environs de la ville (Buenos-Aires) me rappelaient\*\*\* ; un pays plat et triste, avec maisons en brique ; tout près de la ville s'élève un monument pour célébrer la défaite de Rosas, un des derniers « caudillos » (chef de partisans), qui ont tyrannisé le pays ; enfin après un quart d'heure de marche, nous étions tout à fait hors de la ville, et nous pouvions entrevoir ces immenses plaines qui s'étendent pendant



des centaines de lieues dans l'intérieur, dépourvues d'arbres, car on ne peut compter comme tels les quelques arbrisseaux qui entourent les estancias ; si on ne venait pas du Brésil, où l'œil se fatigue de la vue d'une végétation trop exubérante, on le trouverait triste ; mais, à un autre point de vue, c'est beau, quand on pense que rien ne vous arrête ; cela vous donne l'idée d'espace et d'une liberté sans bornes. Il faisait froid, mais un froid sain qui faisait respirer librement, et avec plaisir, après la chaleur étouffante du Brésil ; vis-à-vis de nous il y avait une petite dame du pays, assez jolie, et avec une blague de la force de je ne sais combien de centaines de chevaux ; il fallait six hommes pour lui tenir tête ; mais le tout avec une grâce qui faisait plaisir à voir. Elles sont très gracieuses, les femmes de ce pays, et ont tort de suivre les modes d'Europe ; les leurs sont bien plus gracieuses. Nous descendîmes à un endroit appelé San Martin et poursuivîmes notre route jusqu'à l'estancia de \* \* \* en char à bancs, à travers le campo ; on peut aller où l'on veut,

rien pour vous arrêter ; pas de haies, ni fossés, ni quoi que ce soit, pour marquer les limites des propriétés ; moi, je ne comprends pas comment on s'oriente. L'estancia de \*\*\* est un joli petit endroit, avec bonne maison et luxe pour le « campo » ; d'abord il y a le « corral » (enclos) où l'on enferme les moutons, ensuite un jardin potager, qu'on appelle « quinta » et à côté la maison du « capataz » (intendant) ; mais c'est une estancia modèle ; pour apprendre la vie en apprenti, ou pour bien savoir ce que c'est, il faudra, pour le commencement, se contenter d'une existence un peu primitive. La nourriture est fort simple ; le mouton, des biscuits durs comme des pierres, et le maté ; mais assaisonné d'un appétit qu'on ne gagne pas en ville ; et puis, plus simple, mieux ça vaut. Nous avons trouvé la soirée un peu triste, mais c'est parce que nous n'avions pas travaillé au camp ; quand on travaille tout le jour, on a son plaisir en se couchant fatigué.

Mai 31. Allé faire une visite à une Anglaise qui s'est mariée avec un « puestero » (ber-

ger); c'était une excuse pour monter à cheval; ses parents en Angleterre (avec leurs préjugés à propos de tout) la plaindraient beaucoup si on leur faisait une description de sa manière de vivre, qui n'est guère selon les idées anglaises, mais elle, elle avait l'air content, et cette vie du camp a ses charmes.

2 juin. Allé voir l'estancia de \* \* \* (toujours à cheval, cela s'entend) qui est une des plus grandes dans le voisinage; tout y est bien entretenu et en bon ordre; pendant la grande sécheresse d'il y a deux ans, ce propriétaire a perdu 20,000 moutons, mais il doit en avoir maintenant plus de 50,000.

3 juin. Allé à Cañuelas pour voir un village du camp; c'est bien triste; j'aime mieux le camp en rase campagne; les rues sont larges et prétentieuses, mais les cabanes qui les longent et l'herbe qui y pousse, font croire qu'on a voulu faire quelque chose sans y réussir; puis c'est l'hiver, et les quelques arbres que l'on rencontre, dénués de feuilles et de petite taille, paraissent déplacés; on voudrait voir ou quelques haies ou rien du tout.

## VOYAGE AU CAMP

4 juin. Nous nous sommes mis en route pour acheter quelques « padres » pour les troupeaux. Notre paquet fut bientôt fait ; on ne doit pas prendre avec soi plus que ne peut porter le cheval ; nous n'allons pas tout le temps au galop, voulant épargner les chevaux. Nous avons l'intention de chercher à coucher à une estancia appelée \*\*\*\*\* où Don \*\*\* nous promettait un bon accueil ; le propriétaire est Anglais, et notre compagnon louait beaucoup sa femme qu'il disait être une grande, grasse et forte paysanne ; mais, hélas, l'homme avait des visiteurs, et nous dûmes aller chercher un gîte autre part ; une demi-heure plus loin il y avait une « esquina » (épicerie du camp) et nous nous préparions à dormir sur le sol de la cuisine, quand un homme s'est présenté, nous offrant l'hospitalité dans sa maison et de bons lits ; nous l'avons accompagné, et il nous a présentés à

sa famille; ils étaient des « gauchos » (campagnard argentin) qui nous ont reçus de leur mieux ; c'étaient de grands et forts gaillards, qui, s'ils l'avaient voulu, nous auraient fait voir (comme on dit en portugais) des étoiles en plein midi ; mais, au contraire, ils nous ont donné les meilleurs lits de la maison, et, quoique deux fussent couchés dans la chambre avec nous, ils ne nous ont fait aucun mal, et le lendemain n'ont voulu accepter aucune rétribution.

— 5 — Fait une bonne course aujourd'hui ; c'est une curieuse manière de voyager ; on demande à une cabane ou estancia la direction que l'on doit prendre pour arriver à un certain point connu ; pour le faire, ou en cherchant un gîte, si on va au galop, en s'approchant on ralentit le pas à une centaine de pas de la maison ; alors on échange quelques compliments avec le propriétaire, toujours à cheval, et l'on ne quitte la selle que quand il vous en donne la permission, en vous offrant l'hospitalité de sa maison. C'est ce que nous avons dû faire ce soir ; il n'y avait pas de

« fonda » (auberge) ni d'estanciero connu dans le voisinage; notre hôte a mis sa cuisine et la moitié d'un mouton à notre disposition: nous avons mangé et nous nous sommes couchés à la manière du camp, c'est-à-dire tous en rond, autour de la broche, plantée par terre au milieu de la cuisine; pour manger on se coupait un morceau de viande avec son « cuchillo » (couteau, qu'on porte toujours à la campagne et qui sert à tout) en se servant de ses doigts comme fourchettes; ensuite on s'est fait un lit par terre (j'allais dire sur le plancher, mais il n'y en avait pas) avec les couvertures que l'on portait avec soi, ou en dessus, ou en dessous de la selle.

— 6 — J'ai bien dormi hier soir, quoiqu'il fit très froid. Aujourd'hui nous avons fait une bonne course jusqu'à une cabane de \* \* \*, mais comme son estancia est très grande, même ses puestos sont aussi bien arrangés que beaucoup d'estancias, et nous y avons trouvé bons lits et bonne chère. Son fils, qui y demeure, nous a fort bien reçus; quoique fils d'Anglais, il est né dans le pays, et en

est plutôt qu'Anglais, n'ayant jamais vu l'Angleterre et s'en souciant moins.

— 7 — Arrivé chez \*\*\* de bonne heure ; nous avons trouvé un autre fils à la porte, en « chiripà » (pantalon des campagnards argentins), ce qui lui donnait l'air un peu gaucho, vêtement qui n'est porté que par les paysans et par les fils d'étrangers, nés dans le pays ; du reste la famille de \*\*\* est plutôt « porteña » (de Buenos-Aires) qu'Anglaise, la mère étant fille du pays. On nous a bien accueillis et la mère surtout a été très aimable. L'estancia, c'est-à-dire la maison centrale, est assez commode, mais les meubles et autres accessoires ne sont pas à la hauteur d'un homme qui est riche, dit-on, à millions (de pesos, valant chacun 25 cent., plus ou moins) ; enfin nous voyons tout cela pendant l'hiver. Le terrain autour est bien arrangé et doit être beau pendant l'été ; dans son jardin, il y a des pommes, des pêches, des oranges, de la vigne, et autres fruits ; une circonstance assez curieuse, c'est que des pommiers, dont le fruit a été entièrement détruit par la grêle,

au printemps, ont fleuri et promettent de donner une bonne récolte qui mûrira sous peu ; cet autre phénomène se voit ici, que le même oranger porte fleurs, fruits verts et fruits mûrs, en même temps.

— 10 — Partis de chez \* \* \*, à 9 heures ; ce sont de fort bonnes gens, et la vieille, en partant, nous a donné son adresse en ville ; elle s'est un peu moquée de nous et de notre Espagnol, mais en même temps nous avons reçu un fort bon accueil, et il faut bien rire en ce monde. C'était un peu ennuyant de suivre au pas de nos chevaux les moutons que Don \* \* \* avait achetés, mais on doit les soigner le premier jour de voyage, et avec tout cela, nous avons fait nos cinq lieues et nous voici chez un homme qui doit être Anglais, comme son « peon » (domestique) d'abord en entrant, nous a donné une bonne tasse de thé, au lieu de maté, et, son rancho, quoique petit, était mieux disposé que la plupart de ceux que nous avons vus ; enfin l'hospitalité est la même ; on donne ce qu'on a, et le riche n'en pourrait faire davantage. L'homme, à son



retour (c'était son frère que nous avions vu en premier lieu) nous a souhaité la bienvenue avec toute l'amabilité désirable, nous a servis lui-même à table et nous a cédé l'unique lit qu'il avait ; moi, j'ai dormi sur des chaises. Notre hôte est fils d'Anglais, né dans le pays ; c'est un fort bel homme.

— 11 — Nous partîmes le matin, vers les 8 à 9 heures. Après avoir conduit les moutons au pas pendant trois heures, on se couche sur l'herbe, et on déjeune avec des « galletas » (pain de munition), quelques sardines, ou ce que l'on a ; enfin on s'arrête une ou deux heures pour laisser reposer les moutons, puis vers les quatre heures, on cherche un gîte pour la nuit. Ce soir nous nous sommes arrêtés à une esquina, et avec ce que nous avions apporté, nous avons soupé à la cuisine, à la manière du camp. Mon lit a été fait de quelques peaux de mouton, qui étaient bien chaudes et moelleuses.

— 12 — Couché dans une maison anglaise, chez un nommé \*\*\* ; il avait deux filles qui, quoique comprenant parfaitement l'anglais et

le parlant, préféraient l'espagnol. On nous a fait bon accueil; d'abord du thé, du pain et beurre, après une bonne soupe; la vieille causait avec vivacité; au camp on ne parle que moutons, comme à Manchester on ne parle que coton, à Birmingham que quincaillerie, à Paris de jolies femmes et par l'univers un peu de tout, chacun à son goût.

— 13 — Déjeuné avant de partir. Les demoiselles étaient si gentilles que nous serions restés plus longtemps à faire connaissance avec elles, mais nous avions nos moutons. Diné à une « esquina », et, le soir, le bonheur nous a conduit tout près d'une estancia habitée par un Anglais, nommé \* \* \*, des gens bien élevés et qui nous ont parfaitement bien reçus. La dame est fort aimable et ferait aussi bonne contenance dans un salon qu'elle sait se montrer hospitalière, bonne ménagère et excellente mère de famille au camp; elle dit qu'elle ne changerait pas la vie du camp pour quoi que ce soit. Ils ont commencé, il n'y a que cinq ans, je crois avec peu de capital, et

maintenant ils sont on ne peut plus à leur aise, et ils soignent 12,000 moutons au moins. Elle me recommande de faire la connaissance de M<sup>me</sup> \* \* \*, en ville, qu'elle dit être l'amabilité même pour les nouveaux arrivés.

— 14 — Occupé le matin à regarder l'arrangement de l'intérieur de l'estancia de \* \* \*, qui me semble tenu dans le meilleur ordre et fort bien pour le camp. Il a de grandes « galpones » (hangars) et de bonnes accommodations pour tout ; on a tiré l'eau, pour abreuver les troupeaux, depuis le mois de janvier passé. \* \* \* ne semble pas trop aimer la race Rambouillet, mais n'a pas donné ses raisons pour cela ; à ce qu'il paraît, on doit plus regarder à la grandeur de l'animal et à ses moyens d'engraisser, qu'à la finesse de la laine ; la quantité en plus que donne le premier compense pour la plus grande finesse de celle-ci. Il paraît qu'on aura la guerre ; on attend aujourd'hui des troupes du Sud qui doivent passer en route pour Buenos-Aires. Ce qui prouve combien la guerre est peu populaire dans ce pays, c'est que ces 400 hommes ont une es-

corte de 100 soldats pour les empêcher de s'évader, et l'on craint encore qu'ils ne se soulèvent avant d'arriver à S.-Vicente. Aujourd'hui nous avons perdu de vue nos moutons, qui sont partis le matin avec le peon, avant nous; nous ne les avons rejoints qu'à la nuit, de sorte qu'avec le temps perdu, en les recherchant, nous n'avons fait que peu de chemin, trois lieues seulement.

— 15 — Passé une mauvaise nuit dans la cuisine d'une esquina; il faisait très froid et il n'y avait pas de portes, de sorte que le vent entraît librement et rendait la chambre (si on pouvait l'appeler ainsi) pire que si l'on se fût trouvé en plein air; le « peon » nous a prêté son « recado » (selle du pays) et nous en avons fait un lit sur le sol, mais il semblait qu'aucun de nous ne pût dormir, et nous sommes restés debout toute la nuit à prendre du maté; jamais de la vie je n'ai tant senti le froid; c'était un triste changement en se rappelant les lits confortables de la nuit passée. Les gens de ce pays sont vraiment forts à cheval; hier soir, quand nous avons rejoint les mou-

tons, il se trouvait qu'il en manquait un ; il se pouvait que le « peon » avait négligé de les compter le matin et qu'il en avait oublié un ; il a dû s'en retourner et, quoique nous fussions à une distance de trois lieues, il nous a rejoints en moins de deux heures, portant le mouton, pattes liées, à cheval devant lui ; ce même homme ramasse son fouet, sans descendre de cheval, et avec le même fouet il fait la chasse aux perdrix, en le lançant à une distance de dix pas, et rarement il les manque.

— 46 — Temps triste, menaçant pluie, mais le soir il s'est remis. Comme mon cheval est fort blessé par le frottement de la selle, j'ai dû marcher presque tout le jour et ce soir je suis arrivé à notre gîte transi de froid, affamé et fatigué, tous objets de luxe, inconnus en ville. Notre sort nous a conduit pour coucher chez un vieux et une vieille qui demeuraient ensemble ; ils ont été très hospitaliers, et nous avons cuit notre « asado » (rôti) chez eux. Pour coucher les trois, il y avait un petit lit qui servait aux vieux, et qu'à la force ils ont voulu nous céder ; \* \* \* et moi nous nous som-

mes couchés tout habillés, et Don \* \* \* s'est fait un lit de chaises ; mais, ma foi, il se trouvait le mieux, car mon compagnon et moi nous étions tellement serrés que l'un ne pouvait se bouger sans coudoyer ou bousculer l'autre ; ce sera notre dernière nuit au camp, et, pour le coucher, elle a été la plus désagréable. Le vieux nous a conté ses expériences jusque fort tard ; c'est un ancien militaire, qui a fait la campagne de 1822 ; somme toute, il a dit que la carrière militaire (chez lui s'entend), en était une qu'il ne voudrait pas voir suivre à son pire ennemi. Ils ont l'air maintenant fort à leur aise, à la mode du pays ; ils ont un peu de tout : un troupeau de moutons, quelque bétail et des chevaux, et avec tout cela une cabane en terre ouverte à jour et dont les murailles menacent de s'effondrer ; pour nourriture, ils mangent de la viande sans pain, sel ou quoi que ce soit, et boivent le maté ; la vieille avait l'air très contente quand nous lui avons donné une de nos « galletas » ; ce n'est pas par pauvreté qu'ils s'en privent, mais ils n'ont personne pour l'envoyer cher-

cher ; ce n'est pas ici comme en ville, où l'on n'a qu'à aller chez le boulanger, dans la rue voisine ; ici les maisons se trouvent à une demi-lieue, ou plus de distance, et les « esquinas » ne sont pas bien nombreuses. Mangé à la mode du pays, et si bien, que nous avons fini la moitié d'un mouton entre quatre ; je commence à aimer cette manière de manger, et je réussis même à le faire sans pain ou sel, et puis, comme les animaux, buvant un bon coup d'eau ; ce doit être certainement le genre de vie le plus sain, et je crois que moins l'on a de besoins plus on est heureux.

— 17 — Forte gelée hier soir ; c'est mauvais pour le camp, mais bon pour nous. Temps magnifique, comme un beau jour d'hiver en Suisse ; j'ai dû marcher presque tout le jour, à cause de la blessure de mon cheval. Nous avons fait six lieues, lorsque nous sommes arrivés en vue de l'estancia, notre point de départ, quand, montant à cheval, je suis parti au galop, aussi content que si j'arrivais chez moi ; c'était la fin d'un épisode : mon premier voyage au camp. Je crois en avoir profité ;

j'entends déjà presque tout ce qu'on dit en espagnol, je parle assez pour me faire comprendre, j'ai beaucoup vu et entendu parler de moutons et des races qui conviennent au pays, j'ai entendu les raisons, pour et contre, le choix de ce pays, au lieu de la Banda Oriental (Montvidéo); enfin je sais comment on vit au camp, les coutumes, genre de vie du peuple, et je puis dire que tout me plaît, et que je ne regrette pas d'avoir dû me servir de mes doigts comme fourchettes, d'avoir couché par terre, d'avoir été jusqu'à quatre jours sans ôter mes habits, ou de m'être rasé; enfin je ne voudrais pas que notre voyage eût été dépourvu d'un seul des petits inconvénients que nous avons éprouvés; au contraire, j'aurais fini par trouver très ennuyants tous les petits tracasseries de la vie civilisée. On dit que la troupe qui venait du Sud s'est soulevée, comme on s'y attendait, et s'est dispersée; espérons qu'elle n'aura pas commis de dégâts; on craignait son arrivée à l'estancia, car comme c'est un ramassis des plus mauvais sujets du pays, une fois débandés, ils pillent



où ils peuvent ; on dit aussi qu'Urquiza s'approche et cette fois on ne sait pas ce qu'il fera s'il prend Buenos-Aires ; peut-être sera-t-il un second Rosas . . . . . ; personne ne veut la guerre.

— 18 — Reposés de notre voyage. Temps désagréable et froid, avec vent, qui amènera, dit-on, la pluie.

— 19 — Levés de bonne heure et, avant le déjeuner, nous avons séparé 300 brebis d'un an, de deux troupeaux, pour deux « padres » (pères) que M. \* \* \* a fait venir d'Allemagne ; on peut voir, au premier coup d'œil, que ce sont de belles bêtes et qui feront une bonne race. La guerre est déclarée, mais Dieu sait quand on en viendra aux mains ; on attend l'ami Urquiza au printemps (d'ici), mais il se peut bien qu'il vienne plus tôt, et ce serait peut-être le mieux pour le pays ; personne ne veut la guerre à l'exception de ceux qui, en ville, restent chez eux pendant que les autres se battent ; ce serait peut-être mieux qu'Urquiza réussit à se rendre maître du pays ; quoique fort gaúcho, on dit qu'il s'est beau-

coup civilisé ; on dit aussi que du temps de Rosas, quoique ce fût le tyran le plus sanguinaire qui ait jamais existé, sa tyrannie ne se faisait sentir que dans la ville, et que c'était extraordinaire de voir l'ordre qui régnait à la campagne ; il ne faut que de la tranquillité pour que ce pays fasse des progrès énormes et devienne un des plus riches de l'Amérique du Sud. Je fais beaucoup de progrès dans l'espagnol, il n'y a pas un mois que je suis ici et je puis déjà parler suffisamment pour me faire comprendre et entendre ce que disent les autres ; il est vrai que la connaissance que j'ai du portugais y est pour beaucoup. Les gens d'ici s'étonnent beaucoup d'un chien berger qu'a apporté l'Allemand avec lui ; celui-ci ne va pas à cheval avec son troupeau, mais en avant à pied pour le conduire, c'est le chien qui le fait marcher ; comme disait la vieille ; « el perrito parece ser casi un cristiano » (le petit chien semble être un chrétien).

— 20 — Aujourd'hui, j'ai bien gagné mon pain quotidien ; le matin nous avons marqué

en nombres consécutifs les trois cents brebis qu'on a mises de côté pour les deux « padres » qu'a apporté l'Allemand ; cela ne se fait pas ici au pays ; on fait sa marque en coupant l'oreille et peut-être est-ce mieux ; de cette manière quand deux troupeaux se mêlent, on reconnaît les siens de suite, tandis qu'avec les numéros il faut regarder en dedans de l'oreille. Je fais déjà l'interprète, l'Allemand ne sachant pas un mot d'espagnol, et j'ai pu expliquer tout ce dont il avait besoin ; je me mets tout à fait à l'aise avec les gens de la maison ; je vais faire la causerie avec eux, et boire le maté, et ma foi, cela vaut mieux que ce qu'on appelle la société ; bien qu'ils aient les idées un peu bornées, ils ont beaucoup plus de bon sens que les paysans d'Europe, ne sont pas aussi grossiers que ceux-ci, et puis la chose la plus simple dite en espagnol a, je ne sais quoi de plus piquant que dans d'autres langues. Allé ensuite rendre visite à Doña Maria et à un autre « puesto » (cabane) de l'estancia ; ce sont vraiment de bonnes gens et je n'ai jamais rencontré une hos-

pitalité plus franche, plus d'honnêteté et une politesse plus exquise qu'ici dans la campagne de Buenos-Aires. Allé après à une « pulperia » (cabaret de la campagne où l'on vend tout) ; dans celui-ci le magasin est toujours séparé par une grille de fer de l'entrée (vestibule), où se réunissent les chalands (à la campagne il faut bien prendre quelques précautions). La guerre semble certaine ; on prend tous les « peones » (domestiques), et ceux de l'estancia se cachent ; cela paraît honteux ; arracher de force les pauvres gens à leur foyer — pères de famille et tout — les envoyer se faire tuer pour une cause, où ils ne gagnent pas même de la gloire et qu'ils ne comprennent pas. Ici, tous sont obligés de servir et tous appartiennent à un bataillon de leur district ; celui qui en rencontre rôdant par le camp sans « papeleta » (billet) signé par le colonel de son bataillon est envoyé de suite aux frontières se battre contre les Indiens ; c'est peut-être un peu arbitraire, mais nécessaire dans un pays où la basse classe, dans les campagnes, n'est encore qu'à moitié civilisée, et où sa nature même

demande une police toute différente de celle d'Europe ; dans un pays dont le territoire est si vaste et qui est si peu peuplé, il est clair que tous doivent concourir à la défense de leur patrie, mais la guerre qui va se faire est une guerre civile et n'est causée que par les intrigues de quelques familles à Buenos-Aires. (NB. Plus tard, une connaissance plus approfondie du pays m'a fait voir qu'il y avait des principes en question ; Buenos-Aires, représentant la civilisation et Urquiza la barbarie). On dit qu'on a déjà barricadé la ville et si je reste ici encore quelque temps, je ne pourrai plus y rentrer.

— 22 — Allé faire une visite à des « muchachas » (demoiselles de \* \* \*, filles du pays) dont une est assez jolie ; traits prononcés, elle ferait bonne figure comme héroïne de quelque drame. Hier soir il y a eu un « temporal » (orage) assez fort ; le vent soufflait avec une violence telle qu'il semblait vouloir emporter la maison, mais il y avait de la pluie avec, qui fera du bien au camp après la sécheresse de ces temps passés.

— 23 — Fait la chasse ce soir aux « bisca-chas » (espèce de lapin). On dit maintenant qu'on n'aura pas la guerre. Buenos-Aires est trop fort et plusieurs des autres provinces se sont déclarées en faveur de sa politique, mais « quien sabe » (qui sait); la nouvelle qu'on avait commencé à barricader la ville n'était qu'une fausse rumeur.

— 24 — Un des bergers devant aller en ville, Don Enrique et moi nous irons prendre sa place pour quelques jours. Ces Messieurs (des visiteurs) semblent enchantés de la vie du camp; mais ils n'en ont vu que le bon côté; grâce à mon voyage au camp j'ai pu leur en conter.

— 25 — Aujourd'hui j'ai fait mon premier essai d'apprentissage de berger. Don Enrique et moi étant allés soigner le troupeau dont je parlais hier, nous nous sommes installés dans la « rancho » (cabane) de Don Domingo, où l'on est encore assez bien; bons lits et pour luxe, le café, le thé et le riz; un jour l'un soignera le troupeau et l'autre fera la cuisine; le premier jour c'est Don Enrique qui s'occupera

de cette dernière, tandis que moi j'accompagnerai les moutons. Après l'avoir fait tout le jour je puis dire que ce n'est guère amusant, mais on se sent libre et indépendant et l'on peut toujours prendre un livre avec soi pour passer le temps.

— 26 — Fait la cuisine pour la première fois de ma vie et ai réussi à faire un « caldo » (bouillon) passable ; j'en étais tout orgueilleux.

— 27 — Avec le troupeau à pied tout le jour, et quelques fois j'ai dû bien courir pour empêcher les moutons de dépasser les bornes de la propriété ; (on les accompagne presque toujours à cheval ; voir un homme à pied dans le camp est aussi incongru que si on se promenait à cheval sur le trottoir d'une grande ville).

— 28 — Fait la cuisine, mais, cette fois, la soupe ne m'a pas trop bien réussi, n'ayant pas été bien proportionnée, mais enfin on pouvait la manger : « tout ce qui entre fait ventre ». Forte pluie le soir.

— 30 — Accompagné le troupeau ; Don

Domingo est revenu ; retournés à l'estancia.  
— Fin d'un autre épisode — la vie dans un rancho.

— 2, 3, 4 juillet — Aidé à l'estancia à retirer les « capones » (moutons à manger), coupé la corne des pieds des troupeaux et autre travail. A ce qu'il paraît, comme Malbrouck, « on s'en va-t-en guerre » ; on a cité le « peon » (domestique de l'estancia).

— 5 — Nous ne sommes sortis que peu de temps, comme il y avait à faire. Allés chez les « muchachas » (demoiselles de \* \* \*), dont une a bordé mon « poncho » ; ce sont de grandes et fortes filles. Nous avons gagné un jour ; les deux nous croyions qu'aujourd'hui était samedi ; on prend si peu de note du passage du temps au camp, qu'un jour de plus ou de moins ne fait pas grand'chose.

— 6 — Allé à la chasse, mais je m'en suis vite dégoûté, n'ayant qu'un fusil fort médiocre ; mon camarade a rapporté trois oies sauvages qui furent fort bonnes à manger.

— 8 — Parti de l'estancia à 1 heure, un des peons m'accompagnant ; nous avons fait le



trajet jusqu'à la gare en trois heures (à cheval). On passe une grande estancia qui appartient à Rosas (mort depuis), dont à ce qu'il paraît on le laisse jouir, quoique lui, quand il était au pouvoir, ne se gênât pas pour confisquer les biens de ses ennemis. A Moron, on touche à la civilisation ; dans la « fonda » (auberge), quantité de gens qui s'enivraient. Enfin, j'ai appris quelques nouvelles, dignes de foi, de la ville ; elle est en état de siège et tous les jours il part des troupes pour la frontière ; les « Porteños » (Buenos-Ayriens), à ce qu'il paraît, veulent porter la guerre chez leurs voisins, au lieu de l'avoir chez eux, comme la dernière fois à Cepeda ; le gouverneur a été sur le point de partir, il y a quatre jours. Comparés aux gens de la campagne, je n'aime pas ces gens de la ville ; ils me font l'effet de singes ; ils ont un babillage interminable et une fausse animation, bien loin de cette fierté plus réservée du campagnard ; parfumés, frisés et vêtus à la dernière mode, ils ne semblent n'être bons à rien qu'à dire

des bêtises, avec grimaces, à des petites maîtresses.

— 9 — Grande fête aujourd'hui (provinciale) ; feux d'artifice et revue de la garde nationale ; anniversaire d'une grande victoire gagnée en 1806 ou 1807 sur les Anglais (seconde invasion). La garde nationale n'a pas encore l'air bien formidable ; pour uniforme, elle a une blouse bleue et un képi, et j'ai vu des miliciens en pantoufles ! (cela se passait en 1861 ; maintenant la République Argentine possède des troupes de ligne, aussi bien exercées, habillées et armées que celles d'Europe). On a établi un camp en dehors de la ville ; on commence à la fortifier et les journaux crient aux armes comme des enragés. Cette guerre, c'est la ville contre la campagne et le pantalon contre le « chiripà », une civilisation factice contre la rudesse ou, si on l'aime mieux, la sauvagerie du camp. Grande foule à la plaza ; jolies filles en quantité.

— 10 — Le gouvernement est allé aujourd'hui se mettre « al frente del ejército » (à la tête des forces en campagne) et c'était amu-

sant de lire comme les journaux en parlaient, jusqu'à tel point d'adulation, que cela semblait être satirique ; « Adios, General » disait l'un « le vainqueur de Cepeda reviendra couvert de gloire » ; à Cepeda il a été joliment battu ; cette fameuse garde nationale s'est dissipée, la cavalerie la première, et sans deux ou trois bataillons de troupe de ligne, il n'en serait revenu aucun, y compris le général. Ces journaux sont menteurs comme Satan ; ils parlent de la spontanéité avec laquelle les gens du camp répondent aux ordres qu'ils reçoivent pour le service militaire ; j'en ai assez vu de cette spontanéité dans mon voyage ; le peuple de la campagne ferait opposition au gouvernement s'il l'osait ; chez \*\*\*, dont j'ai parlé dans le récit de mon voyage, tous les employés de l'estancia se sont cachés le jour où les troupes devaient passer, et chez \*\*\*, à l'approche d'un officier en uniforme, ami de la famille, ils ont fait la même chose. Spontanéité ? Bah !

— 42 — Lu la description d'un voyage au Paraguay à bord d'un vaisseau américain ap-

pelé le *Water-Witch*, cela me donne envie d'y aller.

— 18 — Sans une attaque de rhumatisme, je serais déjà retourné au camp. On commence à fortifier la ville.

— 20 — Les gens d'ici ont fait prise d'un vaisseau chargé d'armes et de munitions pour Urquiza ; on dit que le vaisseau naviguait sous drapeau anglais, et comme il n'y a pas de blocus déclaré, cela pourrait donner lieu à des complications. Un Allemand, le baron \* \* \*, est venu rendre visite le soir ; il a beaucoup voyagé dans l'intérieur ; il dit que le Tucuman (province Argentine) est un paradis terrestre.

— 30 — La guerre va se faire, malgré l'intervention des ministres étrangers ; tous les jours il part des troupes pour la frontière.

— 31 — Le gouvernement de Montevideo se trouve maintenant en difficultés, ne voulant pas se soumettre aux termes que proposent les agents étrangers pour indemniser leurs compatriotes des pertes qu'ils ont éprouvées pendant la dernière révolution, et on dit

qu'ils vont se saisir de la douane ; mais les journaux n'en parlent pas et il se débite tant de canards qu'on ne sait jamais que croire.

8 août — Ne souffrant plus du rhumatisme, je retournerai au camp, chez un nommé \* \* \*, qui a une estancia à 75 lieues d'ici ; j'irai y passer deux mois, et si la vie me plaît, et si je peux me rendre utile, je pourrai y rester.

— 11 — On dit que la paix est conclue, mais personne n'y croit ; ce serait un cas de « *parturiuntur montes, nascitur ridiculus mus.* »

— 16 — Je suis tout prêt pour le départ, mais la diligencia ne part que le 24 ; j'irai seul ; l'homme qui devait m'accompagner est déjà parti. Les affaires aux Etats-Unis s'embrouillent et Dieu sait comment cela finira ; tous les Américains que j'ai vus ici sont sudistes.

— 24 — Parti le matin à 8 heures par un temps de pluie ; la diligence était pleine et nous étions serrés comme dans une boîte de sardines ; deux estancieros, quatre Italiens, un Suisse et moi. Les Italiens ne parlaient

pas un mot d'espagnol et c'était curieux de voir comme tout les étonnait. Où nous avons déjeuné, j'ai fait la connaissance du Suisse; nous avons fraternisé et j'ai pu obtenir une place avec lui dans le coupé. Les chevaux étaient si faibles que bien des fois nous avons dû descendre et marcher et nous n'avancions que lentement. La guerre qui a été déclarée hier est le sujet de toutes les conversations; les négociations ont été rompues et comme dit la « Tribuna » : « Ahora tienc la voz el cañon » (maintenant la voix est au canon); il faut seulement espérer qu'ils se dépêcheront de se battre et en finiront le plus tôt possible. Les environs de la ville, à quelque distance, ont l'air bien cultivés et de ce côté-ci ne paraissent pas aussi dépourvus d'arbres qu'à l'ouest. Les arbres commencent à fleurir et le camp n'a pas l'air aussi nu que lorsque je l'ai vu pour la première fois.

— 25 — Couché hier soir chez un nommé \*\*\* où l'on nous a fait payer cher une mauvaise nourriture et le coucher. Aujourd'hui cela allait mieux; les chevaux deviennent plus

vigoureux à mesure que l'on avance ; nous en avons huit, avec un postillon pour chaque couple ; la chaîne à laquelle on les attache est longue de vingt mètres, et c'est étonnant de voir l'adresse de ces gens à les conduire. On va toujours au grand galop à travers champs (le plus souvent il n'y a pas de route) et le tout ensemble — les postillons habillés à la mode du pays, leurs visages sauvages, la nature du pays et le cahotement même de la diligence — tout, au premier abord, a quelque chose de piquant qui fait oublier la mauvaise nature de la locomotion. Le Suisse s'appelle \*\*\* ; c'est un arpenteur qui mesure les champs pour les propriétaires ; il a été au Brésil. Arrivés à Chascomus, où nous avons couché à l'hôtel ; à mesure qu'on avance, tout empire et devient plus cher ; c'était un hôtel où l'on se vantait de vous donner des draps de lits, et propres encore ! Chascomus est comme toutes les villes que j'ai vues au camp : rues larges, maisons basses et non continues.

— 26 — Partis de bonne heure. En sortant de la ville on longe une grande laguna qu'on

dit être salée, comme le sont du reste toutes les rivières par ici. Mes compagnons se lèvent à quatre heures pour prendre le maté ; en même temps ils font la causerie, et comme nous couchons tous dans la même chambre, j'ai bien l'occasion d'apprendre leur juron favori, qui se dit bien souvent dix fois dans une phrase. Ils ne déjeûnent qu'à midi, se contentant du maté le matin. Le temps s'est remis au beau à quelques lieues de Buenos-Aires, et depuis lors nous avons joui d'un temps magnifique mais froid, avec des gelées toutes les nuits. Arrivés à Dolores vers les quatre heures et demie ; on dit que c'est la plus grande ville de la province après Buenos-Aires, mais elle n'a l'air que d'un village, et ce qui lui donne surtout cette apparence c'est le manque de continuité dans les maisons ; elle a sa plaza, au milieu de laquelle s'élève une espèce de pyramide, comme à Buenos-Aires, et le commencement d'une église dont les fondements promettent quelque chose de beau quand elle sera terminée.

On dit que les Indiens se soulèvent et ont

♦



déjà commis de grands ravages. C'est une des conséquences de la guerre ; on a dégarni les frontières de troupes et les Indiens en profitent ; avec ceux-ci au sud et Urquiza au nord, que va devenir cette pauvre province ? Ici à Dolores il ne reste que les femmes ; presque tous les hommes sont partis pour la guerre et si ce n'était pour les étrangers il n'y aurait personne pour le travail du camp. Les Indiens ne sont pas encore arrivés jusqu'à \* \* \*, où je vais, mais à l'endroit où va le Suisse ils ont déjà tout ravagé, et il aura fait le voyage pour rien.

— 27 — Quitté Dolores à 8 heures et ayant changé de diligence nous nous sommes trouvés dix, où six n'auraient pas eu trop de place. Il faisait très froid, car il a fortement gelé la nuit passée. A Dolores on voit pour ainsi dire les dernières traces de la civilisation ; on ne rencontre de montes (les quelques arbres qui entourent les estancias) qu'à des distances de plusieurs lieues, et quelquefois la ligne de l'horizon n'est interrompue que par une petite cabane ; des fois il semble qu'il n'y a pas d'habitation du tout, et on ne

voit qu'une immense plaine sans un seul objet : maison, animal ou arbre, pour en rompre la monotonie ; c'est comme la mer ; les « esquinas » (épiceries) et les « pulperias » (pintes) ne se trouvent qu'à des distances de dix lieues ; j'aurais bien voulu le savoir, car n'ayant pas pris avec moi de provision de bouche, je n'ai pas eu de quoi manger jusqu'à trois heures de l'après-midi, quand, à une des maisons de poste, j'ai pu me procurer une galleta et quelques sardines. Le soir nous sommes arrêtés à une « posada » (auberge de camp) où nous avons couché, et demain à 10 heures, dit-on, nous arriverons à \* \* \*. Hier nous avons passé la rivière le Salado, qui est assez large, mais peu profonde ; on a dételé les chevaux, qui ont été remplacés par des bœufs. De ce côté les pâturages sont mieux arrosés et on ne souffre jamais autant de la sécheresse qu'au nord ; c'est la patrie du bétail et du cheval ; ils sont pour la plupart à moitié sauvages et n'ont pas encore subi le joug de l'homme ; c'est beau de voir les « tropillas » (troupeaux) de chevaux ; ils

n'ont jamais été montés et ceux mêmes dont on se sert ne sont qu'à moitié domptés.

— 28 — Me voici enfin rendu à destination, arrivé à 10 heures; je me suis présenté à M. \*\*\* le teneur de livres de l'estancia (un Belge) qui m'a donné quelques idées des choses en général, et m'a dit que Don José, mayordome (intendant), était un parfait gentilhomme; celui-ci est revenu le soir et semble très différent des Estancieros qui ont fait le voyage avec nous; il a l'air et la tournure d'un gentilhomme; du reste, il est d'une des meilleures familles de Montevideo, où il a joué un certain rôle politique et dont il est maintenant exilé; selon toutes les apparences, il est beaucoup aimé de tous les employés. On prend les repas en commun, déjeuner à 12, dîner à 8 heures, et on mange bien ici « caldo » (bouillon), bouilli et rôti et puis une tasse de thé, après quoi on va prendre le maté à la cuisine. C'est mon lit qui m'a amusé; ça a dû être dans le temps un berceau d'enfant, car il n'a que quatre pieds de long et deux de large, de sorte que pour sup-

pléer à son manque de longueur, il m'a fallu placer une chaise qui m'a servi d'oreiller.

— 29 — Cet établissement est vraiment considérable ; celui de \*\*\* n'est rien en comparaison ; il y a plus de 140,000 moutons et de 70 à 80 « puestos, » (cabanes) ; la plupart souslouées à moitié ou au tiers ; \*\*\* donnait le capital (moutons, etc.) et le terrain, mais maintenant il ne fait des contrats qu'au tiers ; \*\*\* m'a montré d'après les livres qu'un « medianero » (participant à moitié) a fait plus du 130 % en seize mois ; cet homme a commencé avec un troupeau de 1000 moutons à moitié et doit avoir 1500 à lui et encore 25,000 pesos (chaque peso valait à peu près 20 centimes) en argent comptant, (on doit se rappeler que je parle de l'année 1861).

— 30 — Anniversaire de Santa-Rosa de Lima (sainte du calendrier) ; on s'attend toujours à un grand orage pour ce jour-là ou pour ceux qui le précèdent ou le suivent de près ; l'année passée l'orage a commencé le jour même, a duré trois jours et a occasionné des dégâts considérables ; le temps menaçait hier

soir, mais aujourd'hui il a fait un temps charmant de printemps. Fait un tour à cheval avec mon camarade de chambre (nous étions deux la nuit passée dans le même dortoir) un jeune homme espagnol très aimable, qui à ce que je crois est aussi ici pour apprendre. Allé à une pulperia où l'on apprend à connaître les mœurs du pays ; il y avait deux individus prêts à en venir aux mains, avec le couteau, et je crois que la chose ne se sera pas passée sans effusion de sang ; on ne fait pas grand cas ici de la vie d'un homme ; il n'y a pas de police (de fait) de sorte que l'assassin n'a qu'à sauter à cheval, et en mettant quelques lieues entre lui et sa victime, il est en sûreté. Le gaucho n'a pas de liens ; le camp partout est sa patrie, son chez soi ; son cheval, ses meubles et son avoir ; et s'il n'en a pas, il y en a assez pour qu'il puisse en voler un. Allé chez un vieil Anglais qui a été 33 ans au pays et qui pendant tout ce temps n'a pas quitté ces parages et n'a pas été une seule fois à Buenos-Aires ; je lui ai demandé s'il n'avait pas envie de retourner voir les siens, mais il m'a répondu

qu'il n'en avait jamais eu de nouvelles, qu'il ignorait même s'ils existaient, et il est si vieux que tous ceux qui l'ont connu, ou sont morts, ou l'auront oublié.

— 31 — Les gens de ce pays sont très in-souciants ; le mouton, matin et soir, voilà ce qu'on mange, et pourtant le gibier est si abondant que j'ai vu un homme sortir ce matin avec son fusil et revenir au bout de cinq minutes avec trois canards ; le gibier est là, on n'a que la peine de l'aller chercher ; la lagune tout près de la maison en est couverte. On a extirpé un nid de « biscachas » (espèce de lapin) mais si on voulait se donner la même peine pour détruire tous ceux qu'il y a par le camp, ce serait à n'en pas finir.

1 septembre. Allé faire un tour à pied avec le vieux qui m'a reçu le premier jour et qui est à ce qu'il paraît le beau-père de Don José Maria, l'intendant. L'homme, à la cabane duquel nous sommes allés, raconta qu'il n'y a que deux ans que les Indiens se sont fait sentir dans le voisinage ; ils enlèvent le bétail et les femmes et tuent les hommes. A l'estancia

on est venu enlever les chevaux pour le compte du gouvernement et on en a donné un reçu ; mais le plus souvent c'est tout ce qu'on en retire ; ici on les prend pour faire la guerre aux Indiens et au nord pour la faire à Urquiza.

— 2 — Hier soir il est arrivé un « partido » (parti de police faisant les réquisitions) et les « peons » croyant qu'il leur en voulait sont tous allés se cacher, mais c'était une fausse alerte ; le commandant n'est venu que pour donner un reçu pour les chevaux qu'il avait emmenés hier ; il dit qu'il n'avait pas le quart de ceux que le gouvernement exigeait et qu'il allait faire savoir que son district n'en pouvait pas fournir davantage, mais que si l'on insistait il serait forcé de revenir et « varrer » (nettoyer) l'estancia. L'homme que nous avons vu hier est au mieux possible et ces gens-là vivent encore fort bien, mieux que nous à l'estancia ; il a commencé avec 1000 moutons, par moitié, avec contrat de quatre ou cinq ans et maintenant il est tout à fait bien ; voilà ce qu'il faut, s'avancer davan-

tage dans le pays où les bras manquent et où par conséquent on peut faire de meilleures conditions ; par contre on est exposé aux ravages des Indiens, mais il n'y a rien sans risque. On commence à s'inquiéter du retard de l'intendant qui est allé à Dolores faire des provisions pour le cas où Buenos-Aires aurait à soutenir un siège et où l'on ne pourrait en tirer de là.

— 4 — Allé avec Don José Maria à la Caroline séparer ce qu'il y avait de plus ordinaire dans le troupeau pour la consommation ; nous y avons couché.

— 5 — Conduit les moutons que nous avons séparés hier à un puesto, à deux lieues de distance. Il y avait un brouillard qui empêchait de voir où l'on allait, mais Don José Maria a su trouver le chemin. Passé par Chelforô où se trouvent les meilleurs moutons de l'estancia (que j'ai soignés plus tard). Chelforô est déjà un petit hameau ; on y plante beaucoup et dans quelques années il y aura un beau « monte » (petit bois).

— 11 — Empoisonné les peaux des moutons



triés pour la consommation avec de l'eau mêlée d'arsenic, afin que les insectes ne les gâtent pas ; c'est un travail qui réchauffe un peu par ce temps froid. Les nuits sont toujours très froides, avec de fortes gelées ; il y a une différence énorme entre ce climat et celui de Buenos-Aires.

— 16 — Occupé tout le jour à extirper les biscachas en les asphyxiant avec de la fumée de soufre dans leurs trous ; cela semble être un remède efficace ; on insère le tube dans un des trous et on bouche tous les autres, à mesure que la fumée se répand.

— 17 — On attend tous les jours la nouvelle d'une bataille ou plutôt nous, nous n'en attendons pas tous les jours, comme la diligence ne vient que deux fois par mois, mais les journaux de la ville s'y attendent et chantent déjà victoire. Temps triste ; occupé à l'empoisonnement des peaux de mouton.

— 18 — Aujourd'hui on a appliqué un remède contre la « sarna » (tac) aux moutons de l'estancia — tabac et .... , — marqué les agneaux et coupé les cornes aux pieds

de tout le troupeau ; cela nous a occupé tout le jour ; je suis sûr que mes mains sentiront mauvais pendant quinze jours ; mais qu'est-ce que cela fait ? il ne faut pas avoir des préjugés au camp. Il se peut que la diligence ne vienne pas ce mois-ci, a dit le « mayoral » (conducteur), mais on enverra les lettres par un « chasqué » (messager) ; si ceux-ci perdent la bataille et que Urquiza assiège la ville, il ne viendra pas.

— 19 — Empoisonné les peaux et fait la guerre aux biscachas.

— 20 — Fait toujours la guerre aux biscachas. Le vieux, beau-père de l'intendant, qui a soixante ans et qui a déjà fait fortune une demi-douzaine de fois pour la reperdre, pense encore recommencer ; il épargne tout son salaire (1200 francs par an) pour monter une tannerie de peaux de mouton dans quelque village.

— 22 — Fait un tour à cheval avec Don José, le Français, à la pulperia ; temps superbe ; le printemps a commencé hier selon l'Almanach.

— 23 — Fini l'application du remède au troupeau que nous avons commencé l'autre jour. L'après-midi nous avons nettoyé la cour, pilé le bois, chargé des charrettes, etc. On dit qu'il y a eu une bataille que les gens de cette province ont gagné, ayant fait 1500 prisonniers et enlevé 26 pièces d'artillerie ; feux d'artifice, etc., en ville ; après-dîner la nouvelle de la bataille s'est confirmée ; elle aura eu lieu le 17 ; l'infanterie a défait celle d'Urquiza, mais la cavalerie, comme toujours, s'est mal comportée et a été repoussée. Ce qui ne se comprend pas, c'est qu'on a cité tous les fils du pays à l'estancia de comparaître demain devant l'alcade (magistrat), et on doit envoyer en même temps toutes les armes qu'il y a ; la citation disait qu'il ne devait rester dans chaque établissement, des fils du pays, que le patron ; ce serait gentil dans un établissement comme celui-ci si ce n'était pas pour les étrangers ; peut-être la raison de cette dernière citation est qu'on veut renforcer l'armée et finir avec Urquiza d'un seul coup.

— 24 — Occupé tout le jour à « carpir » ou

à nettoyer les arbres nouvellement plantés. C'est drôle comme presque toutes les nationalités sont représentées à l'estancia : Français, Belge, Basque, Espagnol, Anglais, Suisse, Oriental et fils du pays.

— 25 — Vent du nord, dont tout le monde se plaint et qui donne le spleen. Continué mon travail de carpir, mais on en sentait l'effet dans une lassitude qui ôtait toute envie de travailler.

— 26 — Planté des pommes de terre.

— 27 — Continué le travail d'hier. La diligence est arrivée ce soir ; les nouvelles de la victoire se confirment ; elle a été complète ; Urquiza a été le premier à se sauver ; la bataille s'est livrée le 17, et nous en avons déjà des nouvelles le 22 par les fuyards de la cavalerie ; d'ici à Pavon, où elle s'est livrée, il y a 150 lieues, de sorte qu'ils n'ont mis que 4  $\frac{1}{2}$ -5 jours pour parcourir cette distance, et il y en a qui l'ont fait sur un seul cheval ; il fallait avoir bien peur.

— 30 — Empoisonné les peaux de mouton.  
1 octobre. Une commission est venue avec

ordre d'emmener tous les chevaux de l'établissement, mais on en avait eu vent hier soir ; on a envoyé tout le monde dehors se promener à cheval, pour qu'à l'arrivée de la commission elle ne pût en saisir que le moins possible, de sorte qu'elle n'en a pris que quatre.

— 4 — Rempli des vessies avec de la graisse fondue ; chaque vessie vaut plus ou moins 35 pesos ; après avoir séché le lard on remplit des barils avec ; il se fait une grande accumulation dans un établissement comme celui-ci, où l'on tue de quatre à six moutons par jour ; les peaux aussi donnent un bénéfice considérable.

— 16 — Lu la vie de Quiroga (un des petits tyrans de l'intérieur) ; quel monstre ! on ne peut le comparer qu'à un tigre se vautrant dans le sang d'un troupeau de moutons, et c'est merveilleux comme des provinces entières se sont soumises au vol et à la dévastation. Quiroga en Rioja, San-Juan et Tucuman (provinces argentines) , Francia dans le Paraguay et Rosas à Buenos-Aires ont fait un trio de monstres sanguinaires comme le monde

n'en a jamais vu; c'est seulement étonnant qu'ils n'aient pas réussi à dépeupler ces pays. Pendant trente ans les massacres se sont suivis sans interruption et chaque bataille a été suivie par le massacre de tous les prisonniers; il n'y a que deux ans qu'a eu lieu le massacre de 300 prisonniers à Quinteros, ordonné par le président actuel de Montevideo; et celui de San-Juan, il n'y a que cinq mois, où le même nombre a péri.

— 18 et 19 — Chargé charrettes avec les peaux, la graisse et le suif; il y avait plus de 3500 peaux, 50 arrobon de graisse et 150 de suif, provenant de la consommation de quatre mois à l'estancia et des cabanes qui en dépendent.

— 21 — Préparatifs pour la tonte.

— 26 — Cousu tout le jour des sacs pour la laine et fait d'autres préparatifs pour la tonte; Don José Maria arrange des compagnies pour le service mutuel dans chaque district. (L'estancia est assez grande pour cela.)

— 29 — Forte pluie; avant on manquait d'eau; maintenant nous en avons de trop.

— 31 — Le temps s'est remis un peu.

Novembre 3. Ce matin j'apprends que Don José, le Français, va soigner le troupeau de moutons à Chelforô, et, en lui en causant, il disait que cela l'ennuyait comme il s'y trouverait seul; moi je m'offre à l'accompagner, si Don José Maria (l'intendant) le permet; l'autre va demander, reçoit une réponse affirmative, en cinq minutes l'affaire est arrangée et nous partons ensemble demain.

— 4 — Allés à notre nouvelle demeure qui est à trois lieues de l'estancia; c'est un endroit assez gai pour le camp; un petit « monte » (réunion de quelques arbres) commence à pousser; une « quinta » (jardin potager) produit quelques légumes, et puis, une autre famille demeurant à côté, avec quelques autres habitations plus loin, forment une « poblacion » (endroit habité) de quelques cinq ou six familles qui, avec des hangars, etc., lui donne l'air d'un petit hameau et lui ôte beaucoup de ce sentiment de solitude qu'on ressent dans une cabane sans voisins. Nous avons dû nous coucher dans la cuisine,

la famille qui avait le troupeau à sa charge jusqu'à présent restant encore un jour ou deux.

— 8 — Après nous être établis définitivement aujourd'hui, un autre est venu (fils du pays) et restera pour nous accompagner, ce qui sera bon pour nous exercer dans la langue.

— 10 — En allant à l'estancia, j'ai trouvé que la famille de Don José Maria était venue pour passer deux ou trois mois à la campagne. On a commencé la tonte à l'estancia et ils étaient tous occupés. Ici c'est vraiment la campagne et mes nouvelles occupations me plaisent beaucoup; elles ne sont pas fatigantes et empêchent de s'ennuyer; il est vrai que nos arrangements domestiques sont des plus primitifs; on mange avec ses doigts en guise de fourchette, assis en rond par terre autour de la broche, et de ce qu'il y a (le plus souvent de la viande seulement), mais, en même temps, sans gêne; mieux vaut une croûte de pain avec l'indépendance qu'un pâté de foie gras avec ces mille singeries de la vie civilisée.



— 15 — Au camp, soignant le troupeau ; temps superbe, et couché sur l'herbe, en fumant une cigarette, je suis parfaitement heureux ; c'est trop beau pour que cela dure.

— 16 — Fait le boucher pour la première fois, avec plus ou moins de succès. Il faut de la pratique, et dans ceci, comme dans beaucoup d'autres choses, tout le latin et le grec que j'ai appris au collège, ne me sert à rien (le premier mouton qu'on tue en l'égorgeant, vous fait un effet un peu désagréable, et je me rappelle que, après avoir ôté la vie au premier animal, je suis resté tout tremblant, comme si je venais de commettre une mauvaise action, mais ce sentiment se passe vite, c'est vite fait et l'animal souffre peu) ; après, il faut une certaine connaissance de l'anatomie pour peler et découper l'animal. L'été a commencé tout de bon et avec un pareil temps les occupations du camp sont un vrai plaisir.

— 18 — Tendu les moutons Rambouillet ; le restant du troupeau sera laissé pendant quelques jours encore. Les Rambouillets

avaient une toison énorme ; il y avait un an et demi qu'on ne les avait pas tondus à cause de la différence des saisons entre les deux pays ; on n'a pas pesé la toison, mais, prise à la main, elle semblait avoir le poids d'une « arroba » (vingt-cinq livres). On a dû mettre beaucoup de soins à la tonte, qui, quand même qu'il y en avait peu, nous a occupés tout le jour.

— 19 — Appliqué remède contre la « sarna » (le tac), fait de graisse de jument fondue, et coupé les cornes de pied aux moutons.

— 20 — Nettoyé les racines des plantes, en les dépouillant des mauvaises herbes qui s'y cramponnent. Ces jours passés il a fait un temps magnifique, mais la liberté, voilà ce qui donne à la vie la moitié de son charme.

— 21 — Accompagné le troupeau. Résumé de notre manière de vivre : on se lève à 5  $\frac{1}{2}$  heures ; l'un broye le maïs pour les Rambouillets, l'autre fait le maté, cherche l'eau pour l'usage domestique, ou va attraper les chevaux ; à 8 heures, on lâche le troupeau jusqu'à 11 heures, quand, à cause de la cha-

leur croissante, on le fait rentrer au corral ; alors on déjeune et on fait la sieste jusqu'à 2 ou 3 heures, quand on relâche le troupeau jusqu'à ce que le soleil se couche, et en attendant, celui qui ne l'accompagne pas, travaille au jardin potager, fait la cuisine et prépare la ration de maïs du soir pour les Rambouillets. Après avoir mangé, on prend le frais jusqu'à 10 heures du soir, en faisant la causerie, et puis on se couche. Le frac serait ridicule, et le chapeau noir (cylindre) pour effrayer les tero-teros.

*NB.* Il y a un quart de siècle que ces pauvres notes ont été écrites, mais je m'écrie encore avec le chansonnier :

Je donnerais bien ce qui me reste à vivre,  
Pour un jour de ces temps si heureux.

# VIE PASTORALE

dans la République Argentine.

(Traduit de l'anglais.)

Les moutons d'une « estancia » (établissement d'élevage) se divisent en troupes de quinze cents à deux mille, qui ont chacun leur gardien (berger) ; d'ordinaire le berger reçoit un salaire mensuel de cinquante francs et en outre la viande et deux livres de maté (thé du Paraguay) par semaine. Il vit dans un petit rancho ou chaumière, et l'établissement lui fournit cinq ou six chevaux, une hache, une bouilloire, une broche et un seau.

La quantité de viande qui lui est fournie est ordinairement assez forte ; dans beaucoup d'endroits un bœuf est partagé entre trois bergers tous les quatre ou cinq jours. La famille du berger se compose généralement

du chef, de sa compagne, couleur d'acajou, et de deux ou trois produits cuivrés, leur progéniture. Si peu nombreux qu'ils soient, il ne reste que peu de viande le cinquième jour, et même il arrive souvent qu'ils passent le quatrième dans la contemplation d'un tas d'os bien rongés, en maudissant le peu de libéralité du patron, et en attendant, avec des yeux de convoitise, la boucherie du lendemain. Dans la plupart des estancias, il est permis au berger de se saisir de quelques vaches, pour son usage particulier, et de cultiver autant de terrain qu'il peut soigner, de sorte que s'il n'est pas trop paresseux, avec l'aide d'un compagnon qui ne passe pas tout le jour à fumer et à boire du maté (comme c'est souvent le cas), il peut se régaler tous les jours, avec le lait de quatre ou cinq vaches, tandis que de son jardin il tire du maïs, des patates, des melons, des tomates, du manioc et du tabac. En retour, les services qu'il doit rendre consistent à ouvrir les barrières du corral (enceinte où l'on enferme les moutons, la nuit, à la belle étoile) aussitôt que la rosée

a disparu le matin, il monte à cheval et conduit son troupeau au pâturage. Il doit l'accompagner tout le jour, sauf lorsqu'il retourne chez lui, de temps en temps, pour allumer une cigarette ou jouer pendant une demi-heure de sa boisson chérie, le sempiternel maté. Au coucher du soleil il enferme son troupeau dans le corral, où il doit passer la nuit, il attrappe un cheval pour l'usage du lendemain, il cherche un sceau d'eau à la lagune, il coupe du bois et, alors, étendu devant le feu, il touche de la guitare et fume en attendant que l'eau soit bouillie et pendant que le morceau de bœuf fait son devoir en se changeant en rôti.

La tonte se fait généralement au commencement de novembre (vers la fin du printemps sud-américain). Les saisons se suivent, plus ou moins, comme suit : le printemps se compose des mois de septembre, octobre et novembre ; l'été, de décembre, janvier et février ; l'automne, de mars, avril et mai ; l'hiver, de juin, juillet et août.

La saison de la tonte commence donc à la fin du printemps et, dans les estancias de

trente mille animaux (comme il s'en trouve beaucoup), elle donne lieu, pendant quelque temps, à des scènes variées et très animées. Soixante à quatre-vingts personnes arrivent de tous les points cardinaux, appartenant à toutes les classes de la société ; le petit propriétaire qui ne possède que cinq à six cents moutons, une vingtaine ou une trentaine de vaches et une douzaine de chevaux, prépare sa « carretilla » ou char à banc, pour conduire sa famille assister à la tonte. Ce véhicule est un petit char rustiquement construit, monté sur deux roues à la moulin et muni d'une flèche à laquelle on attache le cheval par sa sangle. C'est dans ce char que montent la femme avec les plus jeunes des enfants, et quand ils y ont placé tout le beurre, fromage, tabacs, cigares et les autres articles qu'ils possèdent et qui trouvent du débit à la tonte, un petit gamin saute sur le cheval, et ils partent cahin-caha, clopin-clopant, au galop, sur le gazon verdoyant, tandis que le père forme l'arrière-garde avec une rechange d'une douzaine de chevaux.

C'est ici (à l'établissement central) que l'on voit le vrai gaúcho (campagnard argentin). Il est toujours bien monté, parfait cavalier (dans le sens littéral du mot), sachant manier avec perfection le lasso et les bolas, il n'a pas de chez-soi, sachant manier les cartes comme le couteau, ayant déjà tué ses sept ou huit hommes.

Arrivent ensuite ceux qui vivent d'un travail régulier, mais qui se trouvent momentanément sans emploi, des jeunes gens, fils de petits propriétaires, enfin un ramassis de gens que personne ne connaît et dont on se soucie peu.

La tonte se fait dans un grand hangar ou « galpon » avec un plancher en bois de pin, ayant au fond de petits enclos où l'on enferme les moutons sur lesquels on va opérer. De dix à douze hommes sont engagés à six francs par jour pour attraper les moutons ; aussitôt le signal donné, ces hommes sautent dans les enclos, saisissent un mouton, le mettent sur leurs épaules, courent jusqu'au galpon, le jettent à bas et réunissent ses quatre pattes ensemble



avec une courroie ou attache de peau de mouton. Tout ceci se fait avec des cris sauvages et des hurlements, accompagnement obligé de tout travail sérieux.

Lorsque le plancher est couvert, une trentaine ou une quarantaine de tondeurs se mettent à l'œuvre : il ôtent les couvertures de laine à leur prisonniers. Au milieu d'un babilage interminable, en guarani, en indien et en espagnol, au bruit des ciseaux et des éclats de rire excités par la remarque la plus banale, mouton après mouton s'échappent des mains du tondeur, étonnés de se trouver privés de leur manteau de laine. Le propriétaire ou son assistant fait le tour, muni d'un sac rempli de fiches en ferblanc, dont huit représentent une valeur d'un réal ou cinquante centimes, prix de chaque tonte. Il est accompagné d'un homme porteur d'un sac, dans lequel il met les toisons en ayant soin de recevoir le tout de façon à ce qu'il n'y en ait pas deux pour une, habilement divisée. Quand le sac est plein, on le porte sur une grande table où les toisons sont ficelées par les mains de dix

ou douze femmes ; de là, elles sont transportées à la presse, elles en sortent en ballots du poids de cinq cents livres chacun.

Le travail commence généralement à dix heures, c'est-à-dire aussitôt que la rosée de la nuit précédente s'est séchée ; entre midi et une heure on fait un arrêt pour déjeuner. Pendant la durée de la tonte on engage un cordon-bleu supplémentaire, qui s'occupe tous les jours à convertir la chair de deux bœufs en « asado y puchero » (rôti et bouilli) au bénéfice des employés.

A midi on leur sert cette nourriture dans de grands « fuentes de lata » (bassins en fer-blanc), et quand ils ont fini, les uns se couchent à l'ombre pour fumer, les autres dorment, ceux-ci babillent jusqu'à ce que l'heure de la sieste soit passée ; la plus grande partie passe les deux heures de repos, pendant la grande chaleur du jour, à jouer aux cartes et à des jeux de hasard.

Après ce repos, le travail recommence ; tous se rendent au galpon. Ici tout se passe comme le matin, jusque vers les sept heures.

Quand le travail du jour est fini, tous entourent le bureau du patron, et, en livrant leurs fiches, reçoivent ou la valeur correspondante ou une reconnaissance pour prix de leur travail. De cette manière, les mêmes fiches servent pour l'usage du lendemain, et à la fin de la semaine ou de la tonte, on fait la liquidation finale des reconnaissances.

Avec l'aide de quarante tondeurs, on considère qu'on a bien employé la journée lorsqu'on a tondu trois mille moutons, ce qui fait en moyenne quatre-vingts moutons par homme; mais j'ai vu des cas où le double de ce nombre a été fait, sans emporter avec la laine plus de six centimètres carrés de la peau de l'animal. De tels cas sont rares; le travail, d'ordinaire, est fait à la hâte et d'une manière très élémentaire, et les blessures que reçoit un mouton à la tonte sont assez nombreuses pour qu'un président de la société protectrice des animaux, en voyant ces cruautés, s'arrache les cheveux de désespoir.

En l'état actuel de l'élevage du mouton dans la république Argentine, il est presque impos-

sible de mettre un frein à ce mode élémentaire de travailler ; on pourrait cependant y apporter quelques améliorations, mais si l'éleveur insistait pour qu'on usât des soins et de la délicatesse employés en Europe, il perdrait d'abord tous ses travailleurs, ou il devrait les payer le double ; l'état du marché de la laine ne lui permet pas de faire des dépenses de luxe dont il ne tirerait aucun avantage ; tout ce qu'il peut faire, c'est de veiller dans la mesure du possible et si le temps le lui permet, à ce que ses tondeurs ne commettent aucune négligence volontaire, et s'il vient à en découvrir, de les congédier sur-le-champ ; dans les cas regardés comme inévitables, on emploie des hommes qui se promènent dans le galpon, armés d'une jatte d'esprit de goudron et d'une brosse qu'ils appliquent sur le dos de l'animal blessé ; ces hommes s'appellent « médicos » ou médecins : comme l'usage du goudron n'est que pour empêcher les insectes d'envahir la blessure, on emploie souvent d'autres substances, telles que la paraffine, le pétrole ou même les cendres.

Le soir, le travail fini, tous se rendent à la lagune ou à la rivière la plus rapprochée et, après quelques plongeurs dans l'eau tiède, chacun se retrouve dans son état normal : l'homme blanc de nature en ressort blanc ; l'Indien cuivré, s'il change peu de couleur, se sent plus léger, après s'être délivré de plusieurs onces de graisse, de goudron et de poussière qui couvraient tous ses pores.

Après le bain, il y a généralement assez de lumière pour s'amuser avec les chevaux ; il se fait de petites courses de cinq cents pas, pour de paris de deux ou trois piastres, et on établit le programme des courses plus importantes qui devront s'exécuter à l'avenir. Mais le soleil peu à peu s'éclipse, et les hommes se rendent auprès des feux qui brillent autour de l'établissement. Ici, ils soupent avec cinq ou six livres de bon rôti pour chacun, suivi d'un dessert de moelle, et on jette généreusement les restes à une troupe de cinquante ou soixante chiens ; on fait le maté et, en dégustant cette boisson avec accompagnement de rires, de causeries et aux accords

criards de la guitare, les « paisanos » (paysans) se sentent parfaitement heureux, ignorant les ennuis, les anxiétés de la vie civilisée, et complètement insouciants de ce qui pourrait arriver le lendemain, exemples vivants du vieux dicton qui enseigne « qu'à chaque jour suffit sa peine. »

*Note du traducteur.* L'écrivain de l'article aura vu le gaucho un jour qu'il avait le spleen anglais ; distinguons : il y a le « gaucho malo, » dans la campagne de Buenos Aires, comme il y a le voyou à Paris, le pickpocket à Londres et l'assassin un peu partout, c'est l'écume glapissante de toute société ; mais le gaucho d'antan n'était pas comme cela ; il n'y avait qu'à le bien traiter et il se conduisait de même ; mais si vous marchiez sur ses cors, moraux ou physiques, il savait bien vous prouver, en vous mettant un couteau dans le corps, qu'il était : « suaviter in modo, fortiter in re. »

---

## VOYAGE AU BRÉSIL

En disant quelque chose de la locomotion dans l'Empire brésilien, là où le chemin de fer n'a pas pénétré, il faut se rappeler que tout le Brésil entre les latitudes 10° jusqu'à 30° est bordée d'une haute muraille de montagnes, se rapprochant ou s'éloignant de la mer (d'où quelques fois elles s'élèvent à pic), pour des distances de kilomètre à quelques lieues. Ces montagnes forment le piédestal sur lequel reposent les plateaux de l'intérieur et là où elles ont laissé quelque espace entre leur base et la mer, il s'est élevé de petites villes, qui, avec d'autres avantages naturels, deviennent des ports. C'est dans l'intérieur, sur ces plateaux, qu'on plante le café, le sucre

et autres produits du pays, mais, comme la consommation s'en fait principalement à l'étranger, il s'agit de les faire parvenir au port d'embarquement et des plateaux élevés de 600 à 1000 mètres (avec des sommets de 2500), leur faire faire la descente presque à pic; le port y est, mais il faut vaincre la montagne qui l'en sépare.

Au Brésil, on donne la préférence au mulet sur le cheval, comme animal de charge; il est plus robuste, se contente de peu de chose, et ressent moins les changements climatiques que le cheval; on en fait des « tropas » de quelques dix jusqu'à quarante, on leur met un sac de café, de sucre, ou autre chose sur le dos, de chaque côté sur un « cangalho » (espèce de bât) et puis, avec le museau libre, ils se laissent conduire par le « tropeiro », à cheval ou à pied. Pour les objets plus pesants, meubles, etc., on se sert de chars des plus primitifs, tirés par des bœufs, mais alors il s'agit de « paciencia »; pour faire une dizaine de lieues, il faut vivre jusqu'à un âge aussi avancé que celui de Méthusalem pour avoir



quelque espoir de revoir ses effets. Dans le temps, pour faire le voyage de \*\*\* à \*\*\* (onze lieues), si l'on comptait rester dans le pays, on achetait une cape en toile blanche assez semblable au poncho du sud, avec laquelle on peut ôter l'habit, et qui vous garantit un peu de la poussière, avec cela des bottes à l'écuycère, des éperons (le Brésilien ne les oublie jamais, quand même il ne monte qu'un petit mulet, pas aussi grand que lui), parapluie déployé, les pieds qui traînaient presque par terre et puis avec un fouet qui ferait peur à Cerbère, si vous ne ressemblez pas un peu à un Don Quichotte portugais, à vous la faute. Après avoir parcouru une route tracée à travers un marais de quelques deux ou trois lieues d'étendue, toujours majestueusement au pas (une lieue à l'heure) on arrive au pied de la Serra. D'abord on prend un peu d'eau pour se rafraîchir, après cette course à travers ce purgatoire terrestre ; plus l'on monte, plus l'air se raréfie et s'assimile avec les poumons ; la vue se dilate et tout le pays se développe comme une carte à vos pieds ;

d'un côté vous avez la montagne qui vous ombrage, de l'autre côté l'abîme qui vous appelle, et puis tout vert, avec une végétation luxuriante; mais, en même temps, un sentiment d'isolement; il n'y a rien qui parle au cœur; une fois qu'on s'éloigne du grand chemin de quelques pas dans ce matto impénétrable, on est tout aussi perdu que dans l'immensité de l'océan, et l'on n'a qu'à penser à se faire bon ami avec les serpents, les singes, les « maribondos » ou ces différents animaux, insectes ou reptiles qui en font leur refuge. Ceci est bon pendant les deux ou trois mois de la belle saison, mais c'est bien autre chose quand vous êtes surpris par une « trovoadá » (orage); alors, les torrents se multiplient, le chemin devient tellement bourbeux qu'on a de la peine à faire marcher son mulet; tout d'un coup la montagne s'écoule d'un côté du chemin pour aller se précipiter dans l'abîme de l'autre; les éclairs se succèdent sans interruption, le tonnerre vous empêche de vous entendre parler, et c'est alors qu'on compte sur son mulet qui, comme la chèvre, marche

avec beaucoup plus de sûreté que le cheval. Pour bien savoir ce qu'a été le déluge, il faut aller dans la Serra du Brésil ; vous avez en même temps toutes les espèces de pluies, le brouillard écossais qui vous mouille lentement, mais fait bien son devoir, vous avez cette pluie déterminée qui tombe résolument comme l'Anglais quand il dit ses prières, vous avez de la pluie d'orage qui semble vouloir tout enlever, et puis vous avez ces cataractes des tropiques qui semblent comme si le Niagara s'était trompé de chemin et descendait des cieux. Une fois qu'un tel orage vous a surpris, il n'y a rien à faire qu'à vous mouiller en dedans avec un peu de « caña » (schnaps du pays) pour qu'une partie de votre corps ne puisse se plaindre d'être moins favorisée que l'autre.

---

## L'ESCLAVAGE

C'est un point chatouilleux qui a été débattu et se débat encore par de plus forts que moi, et que, dans tous les cas, je ne pourrais envisager que d'un côté, ne connaissant pas le noir de la ville et ne l'ayant jamais vu à la roça (terrain qu'on prépare pour la culture) ou sur les plantations. On entend de temps en temps de curieuses révélations sur la manière dont on les traite, cruautés barbares, châtimens corporels, traitement d'animaux, etc., qui doivent être exagérées, mais dans lesquelles il y a un fond de vérité, comme il n'y a rien que le noir de la ville

craint autant que d'être envoyé à la « roça ». Laissant toute sentimentalité de côté, il n'y a pas de doute que le nègre ne soit d'une race inférieure; qu'on eut le droit d'en faire un esclave, c'est autre chose; les droits de l'homme ont été faits pour les hommes, il faudrait savoir si le nègre s'est élevé à cette petite hauteur. Laissé à lui-même, le nègre ne développe pas d'intelligence, n'a pas d'esprit inventif, et s'engloutit dans des superstitions et des mœurs barbares qu'on voit encore sur la côte d'Afrique. Ce n'est qu'au contact du blanc qu'il se civilise un peu, et pour ceux qui ont réussi à la liberté, ils ont bien gagné à laisser le joug de leurs roitelets sur la côte avec les lois douces et bienfaisantes du Brésil. Je ne suis pas partisan de l'esclavage, mais non plus ne sympathise pas avec ces sentimentalistes de l'émancipation qui n'ont rien à y perdre et ne font aucun cas des faits accomplis. Aux enthousiastes qui le regardent sous un point de vue religieux, on n'a qu'à leur rappeler que le père Abraham en avait, que le roi Salomon en gardait des femelles dans son

11  
sérail, et que l'apôtre Paul n'a jamais dit un mot contre, et ayant discoursu un peu sur tout, ce serait étrange qu'il n'eût pas fait allusion à un sujet de tant d'importance, s'il y eût vu quelques « *anguis in herba*. » Le noir en ville n'est pas beaucoup à plaindre, et bien souvent, c'est lui qui est, de fait, le maître, et le vrai maître doit se plier à ses caprices. Comme domestique, il se trouve peut-être mieux que la même classe en Europe ; le Brésilien ordinairement fait un bon maître, et surtout il a intérêt à bien traiter sa propriété ; il le nourrit, le vêtit, lui donne le gîte et en retour il ne lui demande que des services qui feraient rire une servante en Europe ; rarement il s'en débarrasse ; le noir s'affectionne aux gens chez lesquels il est né, à la maison qui l'a abrité depuis sa naissance, au *patrão* qu'il connaît, à la *Senhora* qu'il respecte et à la petite fille qui a été son compagnon d'enfance — et puis, vous émancipistes, vous êtes si bons ; vous vous occupez du pauvre esclave du Brésil — regardez un peu chez vous ; on ne meurt plus de faim en Angleterre, le pay-

san français est parfaitement heureux, l'Allemand mange sa choucroute en toute tranquillité de conscience, il n'y a plus de mines de Sibérie en Russie; proh pudor ! nettoyez un peu votre maison avant de fourrer le nez chez les autres.

Beaucoup de gens émancipent leurs esclaves à leur mort; reste à savoir si c'est un bien qu'on leur fait. La première chose à laquelle pense le noir quand il s'émancipe, c'est à se mettre une paire de bottines, qui lui font si mal aux pieds, que bien souvent il les porte à la main; après vient le cylindre et le faux-col, quand il se croit civilisé; mais il pue toujours comme une fouine. L'esclavage est une chose qui a existé depuis les temps les plus anciens et qui existe encore, mais comme il vient de nos ancêtres, il faut le respecter un peu sans vouloir le continuer; si l'on a des cors au pied, il n'est pas nécessaire de se faire couper la jambe; le Brésil fait son possible pour s'en débarrasser, mais qu'on lui en laisse le temps; tout excès ou toute précipitation amènerait une crise, et on ne sait pas où elle s'arrêterait; il

ne se passe jamais un malheur chez son voisin qu'on n'en ressente les effets chez soi, d'une manière ou de l'autre. Messieurs les émancipateurs, comme on dit en portugais, à conclure un discours « disse » (j'ai dit) ; comme a dit fort bien le Maître : « il ne faut pas voir la paille dans les yeux de son voisin, quand on a une poutre dans les siens. »

---



## CHEMINS DE FER & ÉMIGRATION

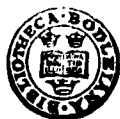
Pendant de longues années l'Amérique du Sud a été terre close ; après sa découverte les premiers aventuriers espagnols et portugais n'y cherchaient que de l'or. Peu à peu leurs descendants se vouèrent à l'agriculture, à la vie pastorale et exploitaient les richesses naturelles d'un pays privilégié ; mais l'exclusivisme du régime colonial empêchait tout progrès et les colonies se sont ressenties de la décadence des métropoles. Quand elles se sont émancipées, il s'en est suivi des guerres civiles qui ont dévasté le pays, et comme le progrès a besoin de paix et de tranquillité

pour son expansion, les bienfaits des gouvernements les plus libéraux du monde et des constitutions fondées sur les droits de l'homme et celle des Etats-Unis, ne se fient pas d'abord sentir. Le fait est que la transition a été trop violente ; après avoir chassé l'Espagnol et le Portugais, elles se sont trouvées émancipées du joug colonial, et sans expérience pour les guider, elles sont entrées dans la voie d'une liberté qui, mal comprise, est devenue licence ; révolution a succédé à révolution, tyrannie à tyrannie, gouvernement à gouvernement et il existait un chaos semblable à celui qui doit avoir précédé l'état de choses qui existe actuellement dans la nature ; est-ce qu'on peut les blâmer ? Combien de centaines d'années est-ce que les Français et les Allemands ont mis pour se constituer en nation ? En lisant l'histoire d'Angleterre, on ne rencontre qu'une succession de guerres civiles, révolutions, assassinats, trahisons, etc., et il n'y a pas si longtemps qu'ont eu lieu ces massacres des Irlandais en Irlande par Cromwell, qui a dévasté le pays et a changé quelques régions

en déserts; et l'Italie, l'Espagne et le Portugal, est-ce qu'on ne pourrait pas dire quelque chose sur leur compte? Au contraire, on doit reconnaître que ces nations sud-américaines, après avoir passé une jeunesse orageuse de quelques soixante ans seulement (dans l'âge d'une nation c'est peu de chose), sont entrées dans la voie du progrès, jouissent des bienfaits de la paix, sous des gouvernements stables et, dans bien des rapports, pourraient donner des leçons à l'Europe; c'est le chemin de fer et le rapide développement de toutes les sciences, pendant les derniers vingt ans, qui y ont beaucoup contribué avec l'émigration. Celle-ci se développe de plus en plus; à mesure que l'Europe se maintient armée en guerre de pied en cap, que les impôts augmentent, que la liberté de la parole est supprimée dans bien des Etats, qu'on gémit sous un joug qui devient tous les jours plus intolérable et qu'il paraît qu'il manque de la place pour se mouvoir — là-bas se trouve une liberté qui n'a de bornes que pour l'empêcher de dégénérer en licence; l'étranger ne sert

pas comme militaire; au lieu de lever de nouveaux impôts, on parle d'abolir ceux qui existent (à Buenos-Aires on parlait d'abolir les droits d'exportation, et je ne sais pas si on ne l'a pas fait); il y a de l'espace pour des millions d'individus; on gagne sa vie beaucoup plus facilement qu'en Europe, et on a beaucoup plus de chances de faire fortune. Je parle maintenant surtout des Républiques Argentine et Orientale (Montevideo); le Brésil, il n'y a pas de doute, a un bel avenir devant soi, mais il a encore à guérir la plaie de l'esclavage et (excepté dans une ou deux provinces du sud) n'a pas le climat favorable à l'Européen; mais au rio de la Plata vous avez le plus beau climat du monde. Le sol, d'une fertilité qu'on ne connaît pas en Europe, produit presque tout; les mœurs, les habitudes du pays sont plus conformes à celles des Européens, et puis il y a de la place pour tout le surplus de l'Europe; profitez-en pendant qu'il en est encore temps « first come first served » (les premiers venus, les mieux servis). On éprouve quelque peine à s'expatrier — l'oi-

seau, je suppose, ne quitte le nid paternel qu'avec regret — mais au bout d'un an ou deux ce sentiment s'efface. Vous êtes faits à cette belle vie que le pays vous offre et si vous vous mariez, si vous n'êtes pas devenu Argentin vous-même, vos fils le seront, et salueront avec enthousiasme « el sol de Maygo » (l'anniversaire de l'indépendance). Pour le bras travailleur il y a de la place ; pour le faînéant, c'est un mauvais pays — qu'il reste chez lui.



## LANGUES

On dit que c'est le portugais qui est la langue la plus pure et qui se rapproche le plus de la commune origine, le latin. L'espagnol, en suite de la domination des Maures, est plus mélangé avec l'Arabe, ce qui le rend plus riche ; le portugais est plus doux, mais il est gâté par des *ão*, *à*, et autres sons nasaux qu'on trouve dans leur plus grand développement chez lui. L'espagnol est plus viril, se prononçant comme il s'écrit et s'écrivant comme il se prononce, de sorte qu'une fois qu'on a saisi la prononciation de l'alphabet, on ne peut se tromper. Pour moi, l'espagnol est la plus belle

langue du monde : riche, virile et expansive ; Charles V n'avait pas tout à fait tort en disant quelque chose à cet effet : que l'italien était la langue des perruquiers, le français celle des maîtres de danse, l'allemand celle des chevaux, l'anglais des chiens , mais que l'espagnol était la langue des dieux. Parmi les anciens figuraient Cervantes, Garcilaso de la Vega et une suite non interrompue d'écrivains de génie qui trouvaient la matière brute toute faite à leur disposition, dans une langue sans pareille. Parmi les livres littéraires, rien de plus amusant que Don Quichotte, qui est en même temps satirique et un miroir des mœurs de son temps ; mais pour saisir ses diverses nuances, pour comprendre la simplicité, mêlée de finesse de Sancho Panza et le caractère romanesque de Don Quichotte, il faut le lire dans l'original ; il faut avoir vécu dans le pays, connaître ses mœurs, ses coutumes et ces mille petits détails de la vie ordinaire, qui est très peu changée ; on le lit et le relit toujours avec un nouveau plaisir, et l'on découvre chaque fois des beautés, des fi-

nesses, des traits de génie qui étaient restés inaperçus dans les lectures précédentes. Plus modernes sont le Portugais Almeida Garrett et l'Espagnol Esproncieda, qui a écrit le « diablo mundo » (le Faust espagnol), aussi de très belles poésies, mais s'est suicidé tout jeune. La littérature moderne des deux nations est très pauvre et se trouve réduite, le plus souvent, à des traductions de romans français ; Buenos-Aires et le Brésil sont encore trop jeunes pour s'être créé une littérature essentiellement nationale, mais cela commence, et des auteurs tels que le Brésilien Gonçalves Dias et l'Argentin Màrmol et l'auteur de « Aniceto el Gallo », ne sont pas à dédaigner ; du reste, l'instruction est aussi répandue dans la République Argentine, dans les régions où la civilisation a pénétré, qu'en Europe et dans les deux pays le « Doctor » (en lettres) pule, surtout au Brésil, où pour vous flatter, si vous n'avez pas d'autre titre, on vous appelle « Senhor Doutor. » C'est surtout le juron qui distingue les deux nations et leurs descendants ; le Portugais s'en tient à invoquer



son ami « o diabo » (le diable), expression qui lui sort de la bouche en toute occasion ; le jurement espagnol est aussi fort que le fromage de Limbourg, mais est en même temps poétique, expressif et viril. Si vous êtes bien fâché, il n'y a rien de mieux à faire que de vous asseoir avec dignité et de commencer à jurer en espagnol pendant un quart d'heure ; vous vous relevez avec un sentiment de devoir accompli et de bien-être général, semblable à celui qu'on éprouve après avoir baisé la pantoufle du pape ; c'est comme le robinet de sûreté qui laisse échapper le surplus de la vapeur et empêche la chaudière d'éclater. Autre distinction qui montre la différence de caractère : le Portugais ne s'adresse jamais directement à vous ; il se sert de la troisième personne du singulier, et, s'il veut vous plaire, il vous appelle de « Vossa Senhoria » (votre Seigneurie), et aux dames c'est « votre excellence » ; l'Espagnol se sert presque toujours du « Usted » à tous (contraction de « Vuesa merced » et qui correspond au français : vous), moins, à Buenos-Aires, où ceux qui occupent

une position élevée dans le gouvernement, le président de la République, ministres, etc., sont « excellences ».

Il y a un petit mot en espagnol qui résume tout. Vous le dites avec soulagement quand vous arrivez à la fin du roman de quatre tomes ; il est plus gai que l'« Amen » de l'apôtre Paul et beaucoup plus énergique que l'« Oméga » de St-Jean ; la femme le prononce quelquefois « sotta voce », l'enfant apprend bien vite son doux accent, le diable le répète quand il fait trop chaud chez lui et l'homme le dit à tout propos.

---

## MŒURS & COUTUMES

On en dit beaucoup de mal par ignorance plutôt qu'en connaissance de cause ; l'étranger ne voit le plus souvent que l'extérieur des choses, un monde créé à son usage, et qu'on croit adapté à ses habitudes ; mais au fond, tant chez le Brésilien que chez l'Argentin, il y a une classe qui regarde ces choses-là avec le plus profond mépris. Sans la connaître, l'étranger s'en va avec les idées les plus fausses du pays. Il y a là-bas d'aussi bonnes gens qu'en Europe, et, comme partout, il y a le bien et le mal. Dans les deux pays — Brésil et République — il y a l'hospitalité

la plus franche ; le Brésilien est un peu plus réservé, mais, chez les deux, une fois que vous vous êtes fait ami de la maison, qu'à Buenos-Aires on a dit : « mi casa está á su disposicion » (ma maison est à vos ordres), vous êtes toujours bien reçu et si vous laissez passer quelques temps sans y retourner, on s'en plaint. On dit que la Brésilienne est bien souvent frivole, ignorante, comme on dit que l'Argentine, avec toutes ses grâces, est coquette, mais je puis dire, en connaissance de cause, que l'Argentine fait une femme aussi dévouée, une aussi bonne mère de famille, une amie aussi constante qu'il s'en trouve où que ce soit ; le bon fond y est, c'est à vous, quand vous vous mariez, de la faire marcher dans la bonne voie. Exception faite des grandes villes, la femme, au Brésil, n'a pas pris la place qui lui convient ; elle n'est plus l'esclave de l'homme, mais il manque un peu de cette intimité familière, qui en fait la compagne et l'amie ; dans la République Argentine au contraire, la femme a peut-être trop de liberté ; elle est plus européenne, mais elle reste tou-

jours femme, et n'a pas de véléités de se faire médecin, avocat, chirurgien, boucher, ou même ramoneur. Que vous importe que votre femme sache parler le grec, le latin et même l'hébreux ? Qu'elle soit douce, bonne, aimable, amie sincère, et bonne mère de famille et l'on pourra dire avec Schiller :

Ich habe genossen das irdische Glück,  
Ich habe gelebt und geliebet.


•

---

## MODES

Dans les deux pays, et on peut dire dans tous ceux d'origine espagnole ou portugaise, c'est la mode française qui domine ; les tailleurs et couturières sont français, et c'est de Paris qu'on reçoit les patrons pour l'habillement tant masculin que féminin. Même dans les boutiques de la rue d'Ouvidor à Rio, ou dans la Calle Florida à Buenos-Aires, on se croirait dans une capitale du continent européen. Tout le monde s'habille en « gente » (d'une manière raisonnable), moins l'Anglais qui, de même qu'il mange du plum-pudding (qui est la chose la plus abominable et la plus indi-

geste du monde), dans le mois le plus chaud de l'année, se vêtit si ridiculement que les noirs mêmes en rient. Quant aux pieds, n'en parlons pas ; une fois une Anglaise, en voulant expliquer ou justifier leur grandeur, me dit que les grands pieds, bien plats, étaient bons pour marcher. Si c'était vraiment le cas, pour ne pas s'affubler avec de tels battoirs, semblables à ceux des roues d'un bateau à vapeur, on aimerait mieux laisser pousser des ailes pour voler. A propos de pieds ceci me rappelle un fait qui m'a laissé un peu embarrassé. Un jour que je me promenais avec un individu de cette nationalité (qui lui-même avait des pieds bons à marcher) sur une plage de plus d'une lieue de longueur et où l'on pouvait voir de loin chaque passant, nous vîmes venir une dame vers nous, et comme nous avions discuté l'état du marché, les prix du café et du coton et la longueur du nez de l'apôtre Paul, nous nous mîmes à deviner qui elle pouvait être ; moi je soutenais qu'elle était Anglaise et comme preuve de mon assertion je lui disais de regarder ses pieds ; quand



nous nous fûmes approchés suffisamment pour nous reconnaître, jugez de mon embarras, quand il se trouva que la dame était sa propre femme. Aux deux pays on s'habille de la même manière, excepté qu'au Brésil, pendant les neuf mois de chaleur, c'est le blanc qui domine et où le cylindre est de rigueur. Un jeune gommeux brésilien rivaliserait avec le plus grand fat de Paris, Vienne ou Berlin. A Buenos-Aires on est plus sobre ; le plus souvent on se contente de s'habiller décemment et tant que vous l'êtes, on ne regarde pas, si vous portez cylindre et où vos bottines ont été faites. Au Brésil, je ne connais pas de costume national, à moins qu'on ne donne ce nom à ces travestissements des différentes provinces de Portugal, plus laids les uns que les autres, ou aux turbans des négresses Minas, ou aux pieds nus des noirs. Au sud, vous en avez un tout à fait différent de celui d'Europe, mais qui n'est porté que par les gens de la campagne. Quand on voit le gaucho, avec son « poncho », son « chiripà », « tirador » (ceinture), bottes à l'écuyère, caleçons



brodés et chapeau de feutre, légèrement incliné sur la tête, cela fait un joli effet. Quant aux modes des femmes, c'est un de ces mystères que peut-être le roi Salomon a voulu approfondir avec la reine de Séba. Dans le temps elles savaient s'adornier avec un rien ; elles étaient si gracieuses, qu'elles donnaient un cachet d'élégance à une bagatelle ; puis elles portaient un costume d'origine espagnole auquel quoiqu'ayant beaucoup de rapport avec l'habillement porté par les femmes des autres nations civilisées, elles savaient donner une piquante originalité qui charmait ; maintenant toute originalité a presque disparu et les dames s'habillent de la même manière au Bois de Boulogne à Paris que dans la Calle Florida, à Buenos-Aires.

---

## RELIGION

Les descendants des inventeurs de l'auto-da-fé sont devenus très tolérants, ou plutôt indifférents. Que vous soyez catholique, protestant, Turc, Grec, Chinois, bouddiste, ou même salutiste, on n'y regarde pas aussi longtemps que vous laissez les autres en paix. Le catholicisme est la religion d'Etat, mais toutes les autres y sont tolérées ; c'est lui seul qui est salarié, mais les autres jouissent de tous les privilèges nécessaires à leur développement ; un salutiste pourrait même danser, jouer de la grosse caisse, ou prêcher sur sa tête sans autre résultat que celui qu'on se deman-

derait avec étonnement si le carnaval a déjà commencé. Il y a encore une distinction : c'est que les rassemblements pour l'exercice du culte étant permis, l'édifice ne doit pas être bâti en forme d'église, ne doit avoir ni clocher, ni cloches (les églises catholiques sonnent pour quatre) ; le Portugais et ses descendants sont restés toujours un peu bigots, mais il faut gratter pour trouver le vieil homme ; il croit toujours, mais avec tous ses saints, etc., c'est un peu un exemple de ce vieux proverbe qui dit : que « la familiarité engendre le mépris. » L'Argentin, par contre, sans toutefois renier complètement la croyance de ses ancêtres, et en restant catholique pour les formes extérieures, s'est beaucoup éloigné de ses principes et en est venu à la regarder d'un air narquois de voltairien et avec un peu de ce mépris tolérant du philosophe romain ; on tolère le catholicisme et il est resté la religion de l'Etat, mais, gare à vous, Messieurs les prêtres ; à la moindre velléité de résistance, à vouloir vous opposer à la volonté nationale, ou aux lois faites pour tous

— à la porte ; on peut très bien se passer de vous, surtout depuis que quelques cérémonies, comme le mariage, qui étaient entre vos mains, sont devenues civiles. Dans la république Argentine les femmes vont toujours à l'église ; les hommes y vont aussi, mais restent en dehors, à la porte, pour les voir entrer et sortir. C'est là que les amoureux se donnent rendez-vous, que les femmes jugent de l'effet que produit le chapeau ou la robe à la mode, c'est un moyen de passer le temps, que ne négligent pas les badauds. Ce n'est pas à dire que l'Argentin soit irréligieux, mais il a soin de ne pas se laisser dominer par la prêtraille, qui doit se tenir à sa place, qui est un des membres du corps social qu'on tolère, mais on ne veut nullement se mettre sous son joug. Les processions religieuses publiques sont prohibées dans la république Argentine, mais ne l'étaient pas, de mon temps, au Brésil. A en voir une dans une petite ville (et même dans les grandes) de province, il n'y a rien de plus cocasse. Elle a lieu ordinairement à quatre heures de l'après-midi ; d'abord

le bruit d'un petit moulinet annonce sa prochaine arrivée ; puis au coin de la rue apparaissent un saint de grandeur naturelle, suivi à quelques vingtaine de pas par une croix ou une bannière. Quelques-uns de ces saints pèsent lourd et demandent souvent six hommes, ou plus, pour les porter, ce qui est estimé un honneur. Puis, après une succession de saints en nombre suffisant pour peupler le paradis, vient la musique, suivie d'une ou de deux compagnies de gardes nationales, qui, avec leurs pompons, leurs schakos et leurs cordons, se bousculant l'un l'autre, et portant le fusil penché à droite, à gauche, ou prêt à tomber, offrent l'aspect le plus ridicule du monde. C'est entre eux que vous pouvez faire choix du teint le plus varié entre le noir d'ébène et celui qui semble être produit par une trop grande consommation de chandelles de suif. Après eux vient le prêtre en habits sacerdotaux, portant « Su Majestad » (l'hostie); tout le monde s'agenouille respectueusement devant ce symbole, et puis, la procession est close par une foule de négresses, de noirs, de

« moleques » (garçons de couleur) et de la lie du peuple ; alors il sera bon de vous éloigner, parce que le noir, le plus souvent, pue (c'est le mot) comme une fouine, surtout quand il transpire. Il ne faut pas oublier de dire que la procession, qui occupe le milieu de la rue, est accompagnée sur le trottoir des membres des différentes confréries, portant le manteau, insigne de leur ordre, et armés de cierges allumés, et de petites filles vêtues à la fée, représentant des anges, et munies de leurs accessoires ailés. Le prêtre, tant dans la République qu'au Brésil, forme un être à part ; on ne le rencontre pas dans la société, et, quoique quelques-uns d'entre eux se distinguent dans la politique, il semble que, comme classe, ils ont peu d'influence. A Buenos-Aires, c'est plutôt par vocation qu'on adopte cette carrière, mais au Brésil, elle est devenue la ressource des fils illégitimes des planteurs avec leurs mulâtresses, de ceux des prêtres eux-mêmes, et de tout être dépourvu d'autres moyens d'existence, ou qui n'est bon à rien. Beaucoup d'entre eux ne

sont pas exactement noirs, mais loin aussi d'être des blancs, ce qui ne fait rien à la chose, puisqu'ils peuvent citer l'exemple d'un saint tout noir. A ce propos, on dit que les noirs ont de curieuses superstitions; ils se figurent que le diable est blanc et placent un enfer froid quelque part, au pôle du Nord. Il y a bien quelques autres fêtes des Brésiliens qui offrent des singularités remarquables; par exemple, il y a celle du « Espirito Sancto » (Esprit saint), qui pour être bien appréciée doit être vue dans un petit village de campagne. Pendant que vous êtes occupé à faire la chasse aux moustiques, ou à quelques-uns des autres insectes qui sont le fléau du pays, vous entendez au loin les accords d'une bande de musique; peu après elle apparaît, ayant comme avant-coureur un homme, généralement de couleur douteuse, porteur d'un drapeau avec une colombe au bout du bâton qui représente l'esprit saint, et qu'il vous donne à baiser si vous le demandez; ensuite la musique joue deux ou trois morceaux à réveiller un mort; vous donnez un milreis ou deux, et puis la

tourbe s'éloigne, en voulant grossir la recette  
autre part. Je ne saurais dire ce qui se fait  
du résultat de la quête, n'ayant jamais vu  
l'orgie qui s'en suit la nuit, mais on m'a dit  
qu'elle est des plus effrénées et que la « la-  
ranjinha » ou la « caña » (espèce de schnaps  
du pays) n'y manquent pas. Je veux mainte-  
nant parler de la fête par excellence de l'an-  
née, qui est commune aux deux pays et s'y  
passe à peu près de la même manière : le  
Vendredi saint. Déjà le lundi et le mardi de  
la semaine sainte, il y a quelque chose dans  
l'air qui vous prépare pour un événement ex-  
traordinaire ; le mercredi, le sentiment s'ac-  
centue davantage, et le jeudi à midi tout se  
ferme ; les voitures ne marchent plus, il n'est  
permis qu'aux médecins d'aller à cheval ; tout  
le monde s'habille de noir ; le soir les églises  
sont remplies et, en bon catholique, on com-  
mence le chemin de la croix. Les journaux  
apparaissent bordés de noir, en signe de deuil,  
et remplis d'articles se rapportant à l'épisode  
qu'on commémore, écrits dans cette langue  
espagnole, qui prête du charme à tout ce



qu'elle touche. Le Vendredi saint même, c'est le point culminant; les plus profanes jeûnent ce jour-là, on va sept fois à des autels différents, et (je parle de Buenos-Aires) des bandes de musique jouent le soir, sur la place, des airs funèbres. Le samedi de Alléluia c'est déjà différent; le grand sacrifice s'est fait; à midi le voile du temple s'est déchiré; on découvre les images des saints; les cloches, qui s'étaient tenues muettes, recommencent à sonner à toute volée et à la célébration de la messe à cette heure-là (qui est une grande cérémonie officielle), les femmes, vêtues de leurs robes aux couleurs les plus éclatantes, remplissent les églises; les gamins brûlent Judas; les voitures recommencent à circuler et l'animation qui règne semble redoublée par le contraste avec la tristesse des jours précédents. C'est enfantin, c'est superstitieux si vous voulez; mais une fête qui donne à penser aux plus irréfléchis, que les plus profanes considèrent avec un certain respect et qui est célébrée par une nation entière, vaut bien cet enthousiasme factice des salutistes, ces mou-

vements de saltimbanque qui leur sont propres et ces excès fiévreux d'excentricité qui les rendent les plus ridicules des mortels, ne méritant que le mépris.

Il y a une cinquantaine d'années que St-Martin était le patron (saint) de Buenos-Aires, avec le titre de général et traitement correspondant; mais Rosas l'a destitué, *par décret officiel, comme Français*, quand la flotte de cette puissance bloquait le port de Buenos-Aires, et je n'ai pas entendu dire qu'on l'eût remplacé. St-Georges reste toujours le patron du Brésil avec même titre et solde. Toutes les années son anniversaire est reconnu comme fête officielle; on promène l'image du saint en armure et à cheval en procession par les rues — fête à laquelle assistent l'empereur et les dignitaires de la cour. — Pauvre saint ! Combien de fois l'ai-je vu quand, mal attaché, il vacillait sur son cheval comme un homme ivre.

---

## LE CARNAVAL

Quoique mes sympathies soient tout à fait du côté du sud, il faut que j'avoue qu'on célèbre le carnaval avec beaucoup plus de bienséance à Rio qu'à Buenos-Aires. Dans les deux capitales il y a des « comparsas » déguisées qui parcourent les rues représentant des scènes allégoriques, humoristiques ou familières ; on déguise sa voix en disant un tas de plaisanteries, de bouffonneries qui ne sont le plus souvent que des âneries. On m'a dit que maintenant à Buenos-Aires le carnaval s'est « civilisé », mais il y a quelques années, c'était un vrai jeu d'écoliers mal éle-

vés. La fête est d'ailleurs officiellement reconnue; à midi ou deux heures, le canon tonne dans un des petits forts hors la ville, c'est le signal de l'ouverture. Gare à vous, alors si vous êtes un peu décemment vêtu, vous devenez le but d'une vraie canonnade de coquilles d'œufs remplies d'eau et bouchées avec de la cire; les femmes laissent tomber des sacs de papier remplis d'eau des « azotéas » (toit plat des maisons qui constitue une promenade très agréable en été) qui en tombant sur votre personne éclatent et vous inondent; il n'y a pas moyen de sortir sans parapluie et imperméable. Ce jeu des œufs lancés à toute force, est un peu dangereux et il se passe peu d'années où l'on n'entende parler d'un œil crevé ou de quelque chose de semblable. Au Brésil, on emploie la « laranjinha », petite boule en cire remplie d'eau, le plus souvent parfumée; dans ce dernier pays, la fête ayant lieu dans les mois où règne l'épidémie de la fièvre jaune, elle devient un peu dangereuse par l'agglomération de la population et par le manque de soins de beaucoup

de personnes, qui négligent de changer de vêtements après avoir été mouillées. Le soir a lieu le bal, qui est comme tous les bals masqués, et où, en croyant que vous avez fait la connaissance d'une duchesse déguisée, ou que vous êtes le héros de quelque aventure romanesque, il se trouve que quand la femme a ôté son domino, vous avez fait l'amour à votre blanchisseuse, ou à la cuisinière de votre voisin. On dit que quelques femmes comme il faut y vont, mais n'ayant jamais eu la chance d'en rencontrer, je ne puis rien affirmer ; on danse jusqu'à une heure avancée, et le lendemain on a mal à la tête ou non — c'est selon. — A compter du mercredi de cendres, on est censé jeûner pendant quarante jours ; mais je me suis toujours donné licence de faire gras. Comme disait l'apôtre Paul à Timothée : il lui était permis de prendre un peu de vin pour le bien de son estomac ; le mien demandait un peu de viande pour accompagner le vin et j'en prenais sans l'autorisation de l'apôtre.

---

## LE LUZO-BRÉSILIEN

Le Portugais, homme du peuple, en sortant de chez lui, peut posséder toutes les bonnes qualités de notre père Adam, cette stupidité grossière que, par politesse, nous appelons franchise; mais il ne brille ni par l'intelligence naturelle, ni par celle qu'il a pu acquérir. Généralement il vient de Poço de Figueira, de Eça de Calveiros, de Moinho d'asno ou de Cabeça de porco; il a entendu parler de l'Amérique du Sud, et il a vu un compatriote revenir de là-bas avec l'habit au dos, chapeau noir sur la tête et parlant une langue, qui, par l'habitude, s'est beaucoup

adoucie, et qui, quoique la même, ressemble autant à son jargon que le grec de Démsthène au patois des Esquimaux. S'il n'a pas de souliers aux pieds, ce n'est pas de sa faute, mais s'il sait lire et écrire, c'est grâce au curé de son village. Je ne saurai l'accompagner dans la traversée, et ne sais pas ce qu'il mangeait dans son pays, mais je puis dire qu'au Brésil il trouve tout bon, mais donne la préférence au porc, cet animal qui devient immonde dans un pays chaud et que, pour cette raison, Moïse n'avait pas tant tort en le défendant à son peuple ; d'autres disent que, comme sa chair et sa peau ressemblent le plus à celle de l'homme, il voulut simplement les empêcher de devenir cannibales en mangeant leurs proches parents. Mais revenons à nos moutons, au Portugais ; à son arrivée, par exemple à Rio de Janeiro, il trouve appui auprès de quelque compatriote, devenu commendador, et qui peut-être se rappelle que lui aussi est arrivé pauvre, délaissé et avec quelques « vintems » (centimes) seulement dans la poche. Celui-ci l'accueille, et

alors passent pour lui des années de travail, de privation et de misère qui décourageraient tout autre ; mais le Portugais n'est pas comme cela ; économe, se privant de tout et avec ses idées essentiellement boutiquières, il épargne. Au commencement, il loge dans un petit taudis noir, où l'on aurait honte de mettre un chien ; il mange des « feijoens » (fèves noires) avec de la farinha, et ce n'est que les jours de fête qu'on lui donne un peu de « carne seca » (viande séchée au soleil) ou un morceau de côte de porc. Mais peu à peu le commendador, son patron, devient vieux, pendant que lui se rend de plus en plus utile. Le plus souvent son patron a une fille, et après avoir servi de plus longues années que Jacob pour ses deux femmes, il ose élever son ambition jusqu'à porter les yeux sur elle. Le patron calcule qu'il lui serait peut-être mieux d'avoir un beau-fils qui demeurerait chez lui, et qui, pour une petite participation à ses bénéfices, et bien au courant de ses affaires, lui épargnerait les frais d'un commis salarié. Le mariage se fait ainsi : c'est une af-



faire d'intérêt et de calcul ; on ne demande pas à la jeune fille quels sont ses sentiments (il est probable qu'elle n'en a pas) ; frivole, ignorante, elle obéit aveuglément à son père. En attendant le négoce de celui-ci prospère ; il y a assez longtemps qu'il a été commendador, et un jour, que le « bacalhão » (morue) a monté de prix, il se décide à encourir les frais qui résulteront de son avancement au titre de baron ; plus tard (l'appétit vient en mangeant), il devient vicomte. Alors il commence à se bâtir un palais ; quand il a mis la dernière tuile au toit, il meurt, et une pierre tumulaire au cimetière relate les vertus civiques de ce digne « seccos e molhados » (épiciers). Quelques-uns se contentent de rester commendadores, mais peu se donnent la peine de s'élever à la hauteur de leur position ; ils croient qu'en se mettant des souliers aux pieds, un frac au dos et un cylindre sur la tête, ils ont tout fait. A l'un d'eux (commendador), qui avait fait un voyage dans son pays, on demanda comment l'Europe, qu'il avait quittée tout jeune, lui plaisait ; il répondit, en disant qu'il

n'avait pas été jusqu'en Europe, il était resté tout le temps en Portugal. Mais déjà le fils né au Brésil est autre chose que le père ; il n'est pas aussi gros ; le ventre a disparu ; il apprend de naissance à parler une langue plus douce, et en tout il s'est raffiné, « américanisé. »

---

## VIE ANIMALE

N'étant pas naturaliste, je ne puis en parler qu'en profane, mais, en même temps, avec connaissance de cause. Au Brésil c'est l'embarras des richesses ; depuis le moustique jusqu'au tigre, depuis le singe jusqu'au serpent ; j'ai déjà chanté la gloire du premier, mais il la partage avec d'autres insectes qui forment une arrière-garde du plus..... comment dirai-je ? choquant. « Bicho », comment est-ce qu'on peut décrire tes bienfaits, ou tes méfaits ? Si petit et pourtant si incommode. Figurez-vous dans un pays ardent, la mer y est ; après une nuit passée à la chasse du

moustique, ou de ces mille insectes qui semblent prendre plaisir à vous tourmenter jour et nuit, vous allez vous jeter dans l'eau fraîche (quoique bien souvent la mer n'est que de l'eau tiède) ; pour faire cela, si vous demeurez dans son voisinage, vous ne vous habillez pas comme pour aller au bal ; on endosse sa robe de chambre et avec une paire de « tamancas » (pantoufle avec semelle de bois), on fait sa toilette de bain au bord de la mer ; mais c'est en y allant, pieds nus, dans vos « tamancas » que cet insecte vous attend. Un beau jour vous sentez une démangeaison à un des doigts du pied ; au commencement on n'y fait pas attention, mais, une fois avisé par l'expérience, on montre son pied à une négresse ; elle y voit un petit point noir, à peine visible, qui est la femelle du « bicho », laquelle a choisi votre membre pour dépôt d'elle-même et de ses œufs. La négresse l'extrait avec une épingle, ayant soin de ne pas oublier et de ne pas percer la blague aux œufs, et puis elle frictionne la petite blessure avec de la cendre de tabac. Comme on s'accoutume à tout, à la

fin, on se soumet, comme la chose la plus naturelle du monde, à l'examen de ses pieds, tous les jours après le bain. Ce n'est pas seulement au bord de la mer qu'on les trouve; ils sont tout aussi bien chez eux dans l'intérieur du pays. Quelques fois les noirs, par paresse, ou par négligence, n'y font pas attention; il se forme alors des plaies qui vont toujours en s'agrandissant et qui, à la fin, dans quelques cas, nécessitent l'amputation, m'a-t-on dit, mais bien rarement, et je n'en ai jamais entendu parler d'un seul cas. Puis vous avez la « burrachuta » (je ne sais pas pour certain comment le mot s'appelle), qui n'attaque que vos mains et ne se fait sentir qu'à la montée de la Serra; on peut citer encore la « barata » (blatte), insecte noir de trois à quatre centimètres de long, qui, la nuit, se fourre partout, ronge vos bottines, votre fouet, tout ce qui est cuir, et même, m'a-t-on dit, les ongles de vos pieds; c'est un insecte qui inspire le dégoût tant à la vue qu'au toucher. Après, on ne sait par où commencer; ils sont tant! Vous avez la fourmi de toutes les espèces, depuis les

grandes, qu'on vêtit en généraux, danseuses, particuliers et autres caractères, jusqu'à la petite fourmi noire dont la piqure vous fait jeter des cris. Cela me rappelle que je suis allé une fois voir une maison à la nuit tombante ; mon conducteur, pieds nus, me précédait pour me montrer le chemin, quand, tout d'un coup, il se mit à danser comme un ours sur une grille chauffée à blanc ; je n'y comprenais rien, mais en regardant à mes pieds, je vis que le plancher était noir de cet insecte. Le « cupim » ne vous fait pas directement mal ; il ne fait que ronger le bois ; mais bien souvent il le fait intérieurement, de manière qu'un pilier sur lequel repose le corridor, ou quelque autre partie de votre maison, peut paraître de toute solidité à l'extérieur, mais être entièrement pourri en dedans. Puis en allant au « mato » (forêt, bois) vous pouvez rencontrer un nid de « maribondos » (frelons) ; laissez-les en paix, à moins de vouloir vous exposer à des piqures qui feraient jurer un saint. Dans quelques parties de l'intérieur vous avez le « carrapato » grand comme la

poue, qui enfonce la tête dans votre épiderme et la perd plutôt que de lâcher prise; ensuite il s'y forme une petite plaie (enflure) qui ne guérit qu'au bout d'un jour ou de deux. Le rat y prospère aussi bien qu'en Europe et atteint des dimensions formidables, mais ce qui inspire en même temps frayeur et dégoût, c'est le serpent; je crois pourtant que c'est lui qui a le plus peur. Dans les régions semi-tropicales du Brésil, il ne vous attaque pas et ce n'est qu'en marchant dessus par mégarde que vous êtes exposé à en être mordu; des différentes races dont on dit que la morsure est mortelle, je ne connais que le « jararaca-azul », mais c'est bien rarement qu'on entend parler d'une victime de sa morsure; il y a des serpents d'eau, longs de quatre à cinq pieds, mais qui sont tout à fait innocents; on en conte de si curieuses histoires, qu'on ne sait pas si elles sont véritables ou superstitions des noirs; on prétend que si l'on tue le mâle, la femelle ne quitte pas les lieux et qu'elle vient frapper quelquefois à la porte close de la maison avec sa queue, etc. Quant

au tigre, au jaguar, etc., il faut aller assez loin dans l'intérieur pour les rencontrer. Le singe, le perroquet, le « perguicoso » (paresseux) se trouvent plus au nord. L'urrubú, qui fait le nettoyage des immondices en les mangeant, est plus grand que le corbeau et je crois qu'il est censé remplir si bien ses devoirs qu'il est regardé un peu comme un animal sacré, comme le singe aux Indes, et que celui qui en tue un encoure une amende.

Quant aux animaux domestiques, il y a toujours l'universel poulet, le canard, la dinde (perú) ; le bœuf et le mouton y perdent beaucoup de leurs qualités, mais peuvent être remplacés par le « jacù », « jacotininga », « porco do mato » ; somme toute, on peut dire du Brésil, comme dit Molière dans son « avare » : il faut manger pour vivre, et ne pas vivre pour manger.

On mange quelques fois le singe au mato et on dit que sa chair constitue un mets très appétissant, mais, par préjugé probablement, je n'en puis rien dire, n'ayant jamais goûté à mon prototype, et si je l'avais fait je me serais



un peu regardé comme un cannibale. Dans la République Argentine (du moins dans la province de Buenos-Aires) c'est tout à fait européen; la puce et le « chinche » (poue) reviennent; mais, avec un peu de propreté, on s'en débarrasse, et je ne connais pas d'autre insecte fait pour rendre la vie insupportable. Au nord apparaissent quelques tigres qui viennent sur les îles flottantes que charrie le Paraná; dans l'intérieur de la province, ce qui est essentiellement du pays, c'est la « bis-cacha » (espèce de lapin) et l'oiseau le « tero-tero. » Ce qu'il y a en commun avec l'Europe c'est la perdrix, le canard, la caille, l'oie sauvage et le « zorro » (renard). L'autruche, je ne le connais pas, et je crois qu'il faut aller bien loin pour lui faire la chasse, qui du reste est plutôt un jeu d'Indiens, se faisant avec le lasso et les « bolas ». A Buenos-Aires on mange comme en Europe, et tout aussi bien et avec les fruits d'Europe; ceux des tropiques, moins l'orange (qui n'en est guère) et l'ananas, deviennent à la longue très insipides.

---

## CLIMAT

Etant né aux Antilles (où il fait chaud de temps en temps), quant aux extrêmes, j'aimerais mieux être rôti dans le purgatoire que gelé au pôle du Nord ; être nègre sur la côte d'Afrique qu'Esquimau ; être marmotte qu'ours blanc. Mais en tout ceci, il y a, ce qu'on cherchait sous le règne de Louis-Philippe — le juste milieu. — Le nord du Brésil, c'est un peu la fournaise ; au sud, dans la République Argentine, vous pouvez rencontrer le jardin d'Eden, ni trop froid, ni trop chaud. On transpire dans les deux pays, mais au Brésil, c'est involontairement (on ne transpire pas, on sue), tan-

dis que dans la République, c'est le résultat de l'honnête travail : « à la sueur de ton front tu gagneras ton pain. » Au Brésil vous avez trois mois qu'on appelle avec dérision l'hiver ; cet hiver est plus chaud que les étés d'Europe ; dans la République vous avez les saisons d'Europe, mais moins prononcés — quelque chose comme du nord au sud de l'Espagne — il peut y faire bien froid, et même il y gèle et exceptionnellement il y tombe de la neige ; pour un habitant d'Europe, toutefois, surtout pour un Suisse, ce ne serait qu'un changement agréable ; il se croirait chez lui ; mais à peine le feu fait, il serait bien aise de l'éteindre, se retrouvant avec un revirement de température en pleine Espagne. La République est grande ; on y trouve tous les climats qui conviennent à l'homme (l'Esquimau pourrait aller se nicher sur la crête des Andes, et l'Africain tout près, au Brésil, pour y retrouver son simoon) ; les orages au Brésil, sans avoir la force des ouragans aux Antilles, sont assez violents et fréquents pendant les mois d'été, mais ils sont les bienvenus, comme la pluie qui les accom-

pagne, mitige un peu la chaleur étouffante du jour. Comme la Suisse a son foehn, le Sahara son simoon, la Provence son mistral, Buenos-Aires son pampero et l'Angleterre son vent d'est, le Brésil a aussi son vent de nord-ouest. Il commence presque toujours avec un temps magnifique ; moi, à la fin, je marquais toujours sa progression par le nombre de fois que j'étais obligé de changer de faux col ; le premier jour deux me suffisaient ; le second j'en trempais quatre, et le troisième je n'en mettais pas du tout. C'est le troisième jour, avant qu'éclate l'orage, que vient le climax ; l'atmosphère se remplit d'une poussière fine qui vous étouffe et vous altère au point que vous avez soif même en buvant ; la chaleur est si grande que les reliures de livres les plus épaisses se doublent comme une feuille de papier, et quant à vous, tour à tour des rivières de transpiration sillonnent votre visage et tout votre corps, ou, subitement sec, un frisson comme de froid parcourt votre corps ; on devient très nerveux, de mauvaise humeur, rébarbatif et ce n'est pas le moment qu'un

mendiant choisirait pour vous demander « una limosna, por el amor de Dios » (une aumône pour l'amour de Dieu); on serait plus enclin à lui lâcher un coup de pied; puis, en sortant vous trouvez que le ciel s'est couvert de nuages qui prennent toutes sortes de formes fantastiques. Si vous êtes forgeron, voilà le feu qui attend que vous y mettiez le morceau de fer pour le rougir avant de le placer sur l'enclume; si vous êtes fondeur de cloches, ou de canons, la même chose; si vous êtes méthodiste ou salutiste, voilà une représentation de l'enfer que le « Dieu de bonté et de miséricorde » a préparée pour ses pauvres créatures errantes. Tout y est : le mirage, qui vous fait voir des objets, qui à un autre moment seraient invisibles; une lueur rougeâtre dans l'air qui rappelle les peintures les plus fantastiques de Gustave Doré. Tout à coup la température s'abaisse, il commence à se former de petits tourbillons de poussière; le tonnerre gronde au lointain et avant que vous ayez le temps de dire deux « Pater noster » la tempête est au-dessus de votre tête. La

pluie tombe à torrents, et vous rendez grâce à l'Etre Suprême qu'il vous laisse encore respirer. Sa voix est bénigne au Brésil ; les montagnes attirent la foudre, et ce n'est que rarement qu'elle s'en prend aux maisons ou aux gens. Dans la République Argentine, il y a aussi des orages, et de forts, mais ils ont quelque chose de plus européen, tout en conservant leur cachet américain ; si vous êtes au camp, par le plus beau temps, un petit point noir s'élève à l'horizon ; si vous n'êtes pas « vaqueano » (accoutumé) vous n'y faites pas attention, mais dans cinq minutes le coup de vent se fait sentir avec une force d'ouragan, des nuées de poussière s'élèvent ; la pluie vous aveugle et si vous montez un cheval blanc (qui, disent les gens de la campagne, est plus exposé à être frappé par la foudre que ceux d'une autre couleur), on ne sait pas ce qu'on ferait. Il y a l'orage annuel de la Santa-Rosa, qui tombe à la fin du mois d'août, et puis de temps en temps un pampero d'une force d'ouragan et qui précipite nombre de vaisseaux sur la côte (j'en ai

compté jusqu'à vingt-cinq, petits et grands). Je me rappelle qu'il y a une vingtaine d'années j'assistais à un orage formidable. Il y avait trois ou quatre mois qu'il n'avait pas plu ; la sécheresse à la campagne était extrême, mais rien ne présageait ce qui est arrivé ; c'était vers les cinq heures du soir (l'heure du diner à Buenos-Aires), le soleil brillait, mais avant d'avoir le temps d'aller de la salle à manger au salon, je me suis trouvé enveloppé dans une obscurité aussi profonde que celle que l'Egypte a éprouvée au temps de Moïse ; c'était l'ouragan qui tombait sur la ville et qui apportait avec lui la poussière qu'il avait soulevée au camp. Cela dura pendant cinq ou dix minutes et je commençais à penser au sort de Pompeïa et d'Herculanéum, quand heureusement la pluie commença à tomber et à abattre la poussière ; mais un tel phénomène n'apparaît que de vingt en vingt ans. Buenos-Aires a bien eu des épidémies de choléra et de fièvre jaune, mais, somme toute, je crois qu'il n'y a pas de climat plus sain au monde et qu'il mérite bien son nom (Bons airs).

## L'AMÉRICANISME

Voilà un sentiment un peu difficile à analyser, mais qui existe néanmoins et est même très contagieux. Il ne s'agit plus de peaux rouges d'Aztecs, de Patagoniens, de cannibales, etc, maintenant le temps de la chrysalide a passé ; que se soit un bien ou un mal, les anciennes races ont presque disparu — elles n'ont pas su, ou n'ont pas voulu prendre avantage des biens que la Providence avait déployés largement devant elles ; ses desseins sont inconnus — nous, nous n'avons qu'à nous occuper des faits accomplis, sans vouloir pénétrer des mystères insondables. Sous



le régime colonial, l'Amérique était regardée comme une ferme appartenant à la mère patrie, bonne à exploiter par tous ceux qui, moins favorisés par le sort chez eux, avaient pourtant des parents haut placés, ou au pouvoir ; des aventuriers y allaient et les persécutés pour cause de religion y trouvaient une tolérance provenant de manque d'opposition ; pour les premiers c'était toujours l'exil, qu'ils supportaient par nécessité, et toujours avec l'espoir du retour ; le pays lui-même leur était indifférent et n'était qu'un moyen pour acquérir des richesses qu'ils iraient dépenser autre part. Ceux qui naissaient dans le pays étaient regardés un peu de haut en bas, et vivant loin du pouvoir central, qui dispensait toutes les grâces, n'étaient appelés que fort rarement à occuper les hautes charges qui en dépendaient ; c'était l'époque de tutelle ; l'esprit d'indépendance n'était pas né, l'enfant ne pouvait marcher seul. Mais pour plusieurs d'eux la mère-patrie n'a été qu'une vraie marâtre ; l'Angleterre regardait ses colonies un peu comme bonnes pour

déporter ses criminels; dans l'Espagne et le Portugal elles étaient privées de tout contact avec le reste du monde, et retenues sous une tutelle enfantine des plus exclusives; les premiers colons, nés en Europe, se souvenaient toujours du pays de leurs pères et n'avaient pas encore pris racine dans leur nouvelle patrie; chez leurs fils ce sentiment commençait déjà à s'effacer, et après deux ou trois générations disparut tout à fait. Ne connaissant que le pays où l'on était né, tout autre patriotisme n'aurait été qu'un sentiment factice et ridicule. Puis tout était grand là-bas — fleuves, forêts, cataractes, lacs, montagnes; en s'éloignant d'Europe on perdait beaucoup de ces traditions et préjugés, qui, légués de père en fils, étaient devenus des articles de foi; en abattant un arbre, ou en édifiant une maison on n'avait pas le temps de réfléchir à ces subtilités (religieuses surtout) qui ont inondé l'Europe de sang. Pour les revenants les édifices étaient trop neufs; il y eut bien quelques sorcières dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, mais bientôt elles dis-

parurent. Les idées devenaient plus larges avec les difficultés à vaincre ; au loin, le bien-être vous attendait, la liberté vous encourageait et vous animait ; pas de rois, pour servir d'entraves ; les prêtres de votre choix vous guidaient, sans vous dominer, si vous vouliez leur prêter l'oreille ; les lois sont faites pour tous, et non pas pour une classe privilégiée — c'est la liberté qui domine — moi, j'ai bien soin de ne pas marcher sur les pieds des autres, tant qu'on ne touche pas à mes cors. Ce furent les colonies anglaises qui les premières jetèrent le cri de l'indépendance ; le principe y était ; l'impôt sur les thés à Boston n'a été que le prétexte. La mère-patrie voulut les fustiger, mais ils lui ont fait voir, en s'affranchissant, qu'ils avaient des dents et qu'ils savaient s'en servir ; comme cela, les Etats-Unis sont devenus le frère aîné. Au commencement, ils avaient assez à faire pour s'affermir ; fils de royalistes, ils avaient à s'accoutumer au vrai régime de républicanisme, qui est la liberté sans licence ; descendus en partie du meilleur sang d'Angleterre, ils ont

élaboré des lois, une constitution comme il n'y a pas de pareille au monde — et puis ils ont donné l'exemple ; — au sud, on a encore dormi quelques années, mais l'esprit y était et germait lentement.

Buenos-Aires et Montevideo donnèrent les premières preuves de leur valeur : au commencement du siècle, quand de simples milices, réunies à la hâte, repoussèrent deux invasions des Anglais, et dans la seconde obligèrent Beresford à capituler, le même qui après devint un des plus célèbres généraux de Wellington. Ceci était fait pour leur inspirer de la confiance dans leur valeur, de sorte qu'ils avaient à peine besoin de ce décret de la Junta révolutionnaire qui, quand l'Espagne était envahie par les troupes de Napoléon, les livrait à eux-mêmes. Plus tard l'Espagne s'en est repentie et voulut revenir sur cette décision, mais l'impulsion était donnée, l'esprit public commença à s'éveiller, un sentiment de nationalité se forma, qui se fit jour le 25 mai 1810 quand, à Buenos-Aires, une troupe de citoyens armés sommèrent le

vice-roi d'Espagne à signer son abdication. Plus tard un congrès réuni dans la ville de Tucuman, en constituant les provinces unies en nation, émit le document suivant, que j'extraits du livre de monsieur Germain Lonfat, intitulé : « Les colonies agricoles de la République Argentine. »

« Nous, les représentants des provinces  
» unies de l'Amérique du Sud, assemblés en  
» congrès général, invoquant l'Eternel qui  
» préside à l'univers, au nom et par l'autorité  
» des peuples que nous représentons, protes-  
» tant devant le ciel, les nations et les hom-  
» mes du globe, de la justice qui guide nos  
» votes ; déclarons solennellement, à la face  
» de la terre, que la volonté unanime et in-  
» dubitable de ces provinces est de rompre  
» les liens violents qui les attachent aux rois  
» d'Espagne, de recouvrer les droits dont  
» elles furent dépouillés et de s'investir du  
» haut caractère de nation libre, et indépen-  
» dante du roi d'Espagne, Ferdinand VII, de  
» ses descendants et de la métropole.

» Elles restent en conséquence de fait et de

» droit avec ample et plein pouvoir pour se  
» donner les formes qu'exige la justice qui  
» les pousse aux circonstances présentes.  
» Toutes, et chacune d'elles, ainsi que le pu-  
» blic, déclarent et ratifient, se promettant de  
» s'aider à l'accomplissement et au maintien  
» de ces résolutions, sous la garantie de leurs  
» existences, biens et honneur... La présente  
» déclaration sera communiquée à qui de  
» droit, pour sa publication et hommage de  
» respect dû aux nations ; de même seront  
» détaillées les très graves raisons fonda-  
» mentales de cette déclaration. Résolue et enre-  
» gistrée dans la salle des sessions, signée de  
» notre main et contresignée par les députés  
» secrétaires. »

(Suivent les signatures.)

La guerre entre l'Espagne et ses colonies du continent qui s'étaient émancipées et constituées en Etats indépendants, dura de longues années et fut très acharnée, mais, conduite par des chefs tels que Bolivar, San Martin et autres, elle se vit menée à bonne fin, après des traits d'héroïsme dont toute nation aurait

droit de s'enorgueillir. Après une guerre si acharnée il semble naturel qu'il en serait resté quelque aigreur, mais ce sentiment, s'il ne s'est pas effacé, tend à diminuer tous les jours; on peut se reposer sur des lauriers, qui permettent d'être généreux; au contraire, avec un patriotisme bien entendu, on reçoit cordialement l'étranger industriel, sachant que s'il n'est pas Américain lui-même, s'il s'établit et se marie dans le pays, ses fils le seront. Dans le cas contraire, on le reçoit bien mais qu'il se conduise en visiteur bien avisé, et ne se mêle pas de choses qui ne le regardent pas. En Europe il y a un esprit de nationalité; on est Français, Allemand, Russe, Anglais, etc., qui tous se regardent avec suspicion; en Amérique il y a la même idée, moins cette dernière, mais, en même temps, au-dessus du sentiment de nationalité, plane l'esprit de solidarité américaine, qui fait qu'on sympathise l'un avec l'autre et qui plus tard, peut-être, aura des résultats plus pratiques; la France a jeté la tête de Louis XVI en défi à la face de l'Europe coalisée; le

Mexique en a fait de même avec le corps de Maximilien ; on peut s'apitoyer sur le sort de l'homme, mais les principes avant tout, et « qu'est-ce qu'il allait faire dans cette galère » ; il se peut, qu'en partie, il ait prêté l'oreille aux conseils de son « gran y buen amigo » Napoléon III, mais lui aussi, dans ce temps-là, s'était jeté dans les bras des jésuites, et eux, comme il a eu l'occasion de l'éprouver font de mauvais amis. Plus tard, l'aréopage américain prendra pour devise : « Noli me tangere », on pourra se battre en frères, mais si un tiers s'en mêle, comme « tercer en discordia » (un troisième dans la dispute), on fera la paix, et l'impertinent intrus trouvera qu'il a mis la main dans un guêpier.

---



## LÉGENDES

Tout le monde sait que, dans le temps, St-Pierre était le concierge du Paradis, en tenait les clefs et n'admettait que ceux qui avaient leurs papiers en règle. Comme il n'existe pas de téléphone, on ne saurait dire s'il exerce toujours ces fonctions, ou s'il a été chassé par le général Booth, ou quelqu'un des autres saints qui ambitionnaient sa charge ; pour le Portugais, il a tenu bon contre toutes les attaques et, en plus, il est devenu le dispensateur du temps. Si quelque chose ne lui plaît pas, il n'a qu'à tourner une toute petite manivelle de la boîte qui renferme les tempêtes, et il

n'y a plus de tuiles aux toits ou de cheminées qui puissent résister; dans une autre boîte est renfermée la neige, dans une troisième la pluie suffisante pour un second déluge, dans une quatrième la grêle, et ainsi de suite.

Les Portugais racontent qu'un beau jour, comme il se promenait de long en large devant la porte du Paradis, lisant son bréviaire et prenant patience, de temps en temps, avec une bonne pincée de tabac, un pauvre diable se montra et, tout tremblant, présenta ses papiers, demandant admission. St-Pierre, ce jour-là, n'était pas de bonne humeur, et voulut faire un peu le gendarme — mais tout était en ordre, — la foi de baptême, l'attestation de la première communion, certificat de confession, viatique, etc., et puis, perdu dans tant de paperasses, billet de mariage, rien n'y manquait. St-Pierre était sur le point de lui ouvrir la porte du Paradis, en grommelant, quand son œil se fixa sur ce dernier papier et il lui demanda, tout étonné : « Comment, tu » as été marié ? » « Oui, Votre Sainteté, et » si bien, que j'oserais demander vos bons

» offices pour me réconcilier avec ma femme,  
» car si nous recommençons la vie de chien  
» et de chat que nous avons mené sur la terre,  
» il y aura l'enfer au Paradis. » St-Pierre le regarda un instant avec pitié et attendrissement, puis il ouvrit la porte à deux battants, le prit par les épaules et le poussa dedans, en lui disant : « Entre, avec toute confiance, ta  
» femme, quoique morte avant toi, n'y est  
» pas. » Peu après un autre se présenta, et la même scène se passa ; seulement, examen fait de tous ses papiers, il se trouva au fond les certificats de *deux* mariages. St-Pierre ouvrit la porte, le poussa dedans, en soupirant, en lui disant : « Pauvre diable, comme tu as  
» dû souffrir dans l'autre vie ! tu mérites bien  
» un peu de repos dans celle-ci. » Un troisième, qui marchait sur les talons de l'autre, entendit leur colloque et crut que c'était par le mariage qu'on entraît au ciel ; il dit, tout d'abord, qu'il avait été marié *trois* fois, et il s'attendait qu'on le fit entrer de suite, mais St-Pierre fronça les sourcils, donna double tour à la serrure, lui flanqua un coup de pied,

et lui dit de passer son chemin, « qu'on n'admettait pas les *imbéciles* au paradis. »

Une autre anecdote portugaise :

M. Adam, le singe devenu homme, après avoir dormi quelques siècles, oubliant les tracas et les soucis qu'il avait eus sur cette petite boule, voulut revoir la scène de ses premiers amours avec M<sup>me</sup> Eve. Le hasard fit qu'il débarqua en France, à Paris ; il regarda avec admiration son Louvre, son bois de Boulogne, ses boulevards, son Opéra, ses palais, ses cafés, etc., qui en font les délices du genre humain, mais il recula épouvanté quand il vit un Parisien avec frac et chapeau noir ; en voyant la femme, il dit : « Le tout ensemble est si » ravissant que si Eve, au lieu de s'être pré- » sentée revêtue de ses charmes naturels, » s'était fait un peu de toilette, au lieu d'*une* » pomme j'en aurais mangé *quatre*. » Mais, à la fin la chose ne lui plaisait pas ; en se promenant le long des boulevards, avec sa feuille de figuier, les petits garçons lui jetaient des pierres, la police voulut l'arrêter pour offense à la pudeur, les femmes détournaient la tête,

ou ne se permettaient de le regarder qu'au travers de leurs éventails, les peintres croyaient que c'était un modèle qui prenait un peu d'air, etc , lorsque, fâché de se trouver l'objet de l'étonnement général, il partit, on ne sait comment. Puis il se dirigea vers l'Allemagne ; il en traversa les différentes contrées, admira les progrès des arts et des sciences et, après avoir visité les usines Krupp, il mit cap sur la Hollande. Mais ayant une fois entendu jurer un Hollandais, il en eut tellement peur qu'il décampa et, traversant la Belgique, prit un billet pour le paquebot qui faisait le trajet entre Ostende et Douvres. Au commencement, en voyant cette activité, cette industrie, qui lui rappelaient une fourmilière, il en ressentit quelque enthousiasme, mais qui s'évanouit bien vite quand on lui dit que tous ces gens n'étaient animés que d'une seule idée : la poursuite de la pièce de cinq francs, et qu'ils étaient divisés en sectes, toutes acharnées à se damner mutuellement, au nom d'un Dieu de bonté et de miséricorde. Il arriva à Londres; par malheur c'était l'hi-

ver, et, entre la pluie, le brouillard et la fumée, il lui semblait qu'il lui manquait de l'air aux poumons; il goûta leur plum pudding, qui lui donna une indigestion de quatre jours; il admira la grâce avec laquelle l'Anglaise étend son petit doigt quand elle prend son thé de cinq heures, l'après-midi; il apprit à dire : « Oh yes »; « very well »; « all right »; « shocking »; quand arriva le premier dimanche, c'était « shocking »; le temps était triste, morne, un vrai temps pour s'aller pendre; il voulut s'animer un peu en sifflant; — c'était dans la rue — quand vite un policeman lui mit la main sur la bouche et lui dit qu'il encourrait une amende de cinq shillings. Tous les magasins étaient fermés, les rues désertes, et on ne voyait que les agents de police qui se promenaient en bâillant. Tout à coup, à une heure fixe, les rues s'animèrent un peu de cette animation qu'on éprouve en allant à un enterrement; il se forma une longue file d'hommes vêtus de noir, de femmes, d'enfants, etc., et tous avec un visage d'ennui, de spleen, qui faisait mal à voir — ils se dirigè-

rent vers l'église. — Le pauvre Adam se sentit mal à l'aise, et comme tout était fermé, même les cabarets, il n'eut pas d'autre ressource que de retourner chez lui, de se mettre devant le feu, et d'imiter son descendant Noë, en buvant une bouteille de vin. Comme l'impression d'un dimanche anglais dure quatre ou cinq jours, on a de la peine à se remettre d'un, avant qu'il n'en vienne un autre.

Adam n'y put tenir et sentant le besoin de se chauffer et de se sécher un peu, il prit place sur un steamer qui faisait le trajet de Cadix, en jurant ses grands dieux qu'on ne l'y prendrait plus. En Espagne, il se trouva plus à l'aise ; là il y avait beaucoup moins de cette gaucherie d'ours mal léché ; il y vit une race noble, fière, se comportant avec dignité tout aussi bien sous des haillons de mendiant qu'affublée d'un manteau ducal ; il y vit des femmes jolies, gracieuses, simples et sachant aussi bien faire valoir un chiffon que d'autres une robe de soie ou de velours ; il y vit une nation qui, dans le temps, était à l'apogée de la gloire et de la puissance et qui n'a perdu

son prestige que pour s'être jetée dans les bras de ses prêtres. Après, il passa en Italie, mangea du macaroni à Naples et de la polenta à Gênes, mais toujours avec le même insuccès, il voulait savoir ce qu'étaient devenus ses descendants ; tous ceux qu'il avait vus : Français, Allemands, Anglais, Espagnols, Italiens, ne lui ressemblaient pas ; ils avaient fait quelques progrès : ils portaient des pantalons, au lieu de feuilles de figuier ; ils avaient inventé la poudre, l'imprimerie, etc., découvert l'électricité et un tas de choses qu'il ignorait, lui, et dont il n'avait jamais entendu parler. Eve portait ses cheveux d'une manière naturelle, tandis que les belles de nos jours usent du chignon. Enfin, tout en reconnaissant l'utilité de certaines inventions, il nous prenait pour des gens d'une autre espèce, et en concluait que sa race s'était éteinte. Il se préparait à retourner tristement chez lui, quand le hasard fit qu'il passa par la Galicie, en Portugal ; ici quelque chose l'émut profondément ; tout d'un coup, sans savoir comment, il semblait qu'il était en pays de connaissance ; il voyait des



bêtes de figures, qui lui rappelaient la sienne comme il l'avait vue une fois dans un ruisseau, à l'époque de transition du singe à l'homme ; les hommes ne portaient pas de feuilles de figuier, mais des vêtements qui, par leur grossièreté, leur ressemblaient beaucoup ; les charrues étaient de bois, comme celle avec laquelle il labourait la terre ; les chars, tirés par des bœufs, étaient des plus primitifs, et, comme on ne mettait jamais de la graisse aux essieux, ils faisaient un tintamarre du diable. Les hommes s'appelaient tous « Jean » et les femmes « Marie » (aussi simples qu'Adam et Eve), enfin tout était à peu près la même chose, que quand lui, dans le temps, bêchait et Eve tricotait ; eux, n'avaient pas fait de progrès. La civilisation, les arts, la science, leur étaient inconnus, à tel point qu'Adam, enthousiasmé, s'écria : « Esses, sim, são meus filhos. » (Ceux-là sont mes fils), et s'en retourna tout heureux.

## CHAPEAU ET FRAC

Il existe une nation qui pousse son amour pour le chapeau noir (cylindre) et pour le frac jusqu'au culte, qui y tient autant que le singe à sa queue, et qui, excepté ce prolongement de l'épine dorsale, conserve toujours beaucoup de points de ressemblance avec cet animal, notre commun ancêtre. Les Européens, n'ayant pas le modèle sous les yeux, avec la différence de climat, et d'autres circonstances, se sont éloignés du type original, mais eux, qui vivent en paix à côté de notre prototype, ont conservé avec beaucoup plus de pureté ses grimaces, son agilité, ses gesticulations et cette exubérance oratoire qui n'en finit pas, et qui pour demander un verre d'eau fait un discours à la Démosthène. Il est un peu difficile de comprendre cet amour exagéré pour le cylindre. Ce petit morceau de carton plus noir que le diable, plus dur que

ses cornes et plus laid que cet être imaginaire, ayant la forme d'un tuyau de cheminée, n'est ni commode, ni gracieux, ni utile, et ne le serait que dans le cas où on le surmonterait d'une girouette pour montrer de quel côté souffle le vent ; mais, néanmoins, il possède beaucoup d'attraits pour le peuple dont je parle. Il faudrait voir avec quel *chic* il se l'ajuste, avec quelle grâce il fait le coup de chapeau pour saluer une dame ou une connaissance, et je crois que, si celles-ci venaient à manquer, il ferait des compliments aux chats, aux chiens et aux porcs. Quand les circonstances l'empêchent de le porter, il le pose à côté de lui, avec autant de soins qu'une mère en montrerait pour son nouveau-né. Dépouillez-le de tout, jusqu'à son faux-col, laissez-le aussi nu qu'Adam et Eve au jardin d'Eden, mais ne touchez pas à son chapeau ; c'est sa bonne amie, sa femme, ses enfants, sa famille, tout, et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il se couche avec. Offrez-lui une couronne de gloire, il n'en voudrait pas, s'il ne lui était permis de la porter au-dessus

de son cylindre, et s'il ne se fait pas enterrer avec, c'est qu'il le lègue à son fils aîné, donné le cas où celui-ci serait venu au monde sans chapeau. C'est surtout quand il peut l'orner d'un morceau de crêpe, en signe de deuil, qu'il en est orgueilleux ; il le brosse, le choie, lui voue une infinité de soins attendrissants, jusqu'à ce que vieux, grasseux et ne servant que d'épouvantail, il lui fait des adieux dans le genre de ceux que Béranger a adressés à son habit. Voilà pour le chapeau ; pour le frac, c'est un peu la même chose, avec cette seule différence que le chapeau est l'ami de tous les jours, tandis que le frac ne se fait voir que les jours de grande cérémonie, ou pour solenniser les événements mémorables de sa vie. D'abord s'il ne naît pas avec, la faute en est à sa mère (ce qui fait présumer que nos premiers parents n'en portaient pas), mais, par contre, le frac s'épanouit, radieux d'abord, à sa première communion ; il l'endosse à son mariage, le frac sourit, attendri, au baptême de ses enfants, sert de linceul à son enterrement, et je suis sûr qu'il le portera à sa résur-

rection. Pas plus que pour le chapeau, je ne comprends ce penchant presque amoureux pour le frac ; il n'est pas joli, il donne un peu l'air d'un corbeau, l'apôtre Paul ne le portait pas et le roi Salomon en ignorait la façon, mais, chacun son goût, et « De gustibus, etc. »

Après le frac, c'est l'uniforme qui lui plaît le plus. L'uniforme aux couleurs éclatantes, à la poitrine pigeonnée, couverte d'autant d'ordres et de décorations qu'il en faudrait pour tous les saints du Paradis ; avec ça il traîne un grand sabre à la général Boum, de proportions telles que bien souvent on se demande si c'est l'homme qui porte le sabre, ou le sabre qui porte l'homme. Voilà pour l'officier, dont il y a quatre pour chaque soldat ; quant à ce dernier, c'est un pauvre diable qui bien des fois n'a pas de souliers aux pieds (économie de cirage), et qui vous rappelle ces braves de l'empereur Soulouque qu'il voulut faire voir à un ambassadeur de France qui venait d'arriver ; mais le jour avant la revue, il eut soin de proclamer par un ordre du jour que ceux qui avaient des pantalons devaient se mettre

au premier rang, tandis que ceux qui n'en avaient pas occuperaient le second. De cette manière l'ambassadeur ne vit qu'une longue ligne de bataille de noirs culottés, tandis que son œil n'avisa pas les bouts de chemises de ceux qui les flanquaient.

## L'ORATEUR

Dans toutes les nations du monde existe l'orateur, mais c'est au Brésil qu'on le trouve quelquefois dans toute sa perfection ; le Brésilien est né tel, et je crois que la négresse, en le nourrissant de son lait de « ama de leite » (nourrice), lui inspire les premiers germes de l'éloquence. Voyez-le, homme fait, quand il assiste à un dîner ou à une cérémonie quelconque ; dans le premier cas, ne le connaissant pas, si vous êtes assis à côté de lui, vous voyez tout de suite qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire ; il est silencieux (fait très rare chez le Brésilien), il murmure entre ses dents, il sourit avec béatitude de temps en temps, il mange peu et boit moins encore, il fronce le sourcil ; enfin, c'est un cas de « parturiuntur montes..... » Puis, à un

moment donné, il se lève brusquement, s'écrie : « peço a palavra » (je demande la parole) et, sans attendre qu'on la lui donne, il se lance dans la carrière comme le fait la locomotive. Grave, les yeux voilés, vêtu de noir (en frac, cela s'entend), avec un bras croisé sur la poitrine, et vous vous sentez dominé par la majesté de son regard ; le silence s'établit et alors il commence (la locomotive, après avoir sifflé, donne ses premiers poufs). Il débute avec la candeur d'une jeune fille de seize ans ; ses paroles sont brèves, saccadées, comme si l'on jouait au « clair de la lune » avec un doigt sur le piano ; dites à demi-voix, comme s'il se parlait à lui-même, elles ressemblent un peu au sifflement du serpent ; il sourit comme un rayon de soleil au printemps, il presse le bout de l'index contre l'extrémité de son pouce, comme s'il allait prendre une pincée de tabac ; c'est un bouquet de fleur (d'éloquence). Peu à peu il s'anime (la machine prend de l'essor) ; un bras se lève au ciel. (pouf, pouf, pouf) ; de l'autre, si vous vous trouvez trop près, il pourrait vous flan-



quer un soufflet... d'enthousiasme, il fait le moulinet, il tord les bras, il roule les yeux, il fait des grimaces à effrayer un singe, il se démène comme un possédé, il en appelle à Dieu, au diable, à l'homme dans la lune, à tous les saints du paradis, à son grand-père, à sa grand'mère ; c'est Cicéron qui dénonce Cataline, c'est Jérémie qui déclame ses jérémiades. Sa voix se module, depuis le doux son de la flûte d'un berger de l'Arcadie, jusqu'à l'imitation des accords majestueux de la foudre de Jupiter Tonnant.

Son discours ressemble un peu à l'ouverture de l'opéra de *Guillaume-Tell* de Rossini; on entend, en premier lieu, le son des cloches que portent les vaches, les bergers qui appellent leurs troupeaux, quelque chose comme le *Ranz des vaches* qui flotte dans l'air; tout respire la paix et le calme pastoral. Puis, tout à coup, le Föhn se lève, on entend au loin le bruit des avalanches qui tombent avec fracas dans l'abîme, la pluie descend en torrents, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, tous les éléments semblent s'être déchainés,

et vous restez (comme si vous éprouviez tout cela) ahuri, écrasé, anéanti à l'ouïe de cette éloquence effrenée qui vous rappelle la lave brûlante.

Reprenons haleine.....

Pâle, haletant, ému, exténué, les cheveux en désordre, après avoir prononcé la parole sacramentelle : « Dissé » (j'ai dit) il s'assied au milieu de l'enthousiasme général, d'acclamations frénétiques, et beaucoup de ses amis se lèvent pour lui serrer la main avec effusion.

Pendant tout le temps que dure son discours, vous entendez un chœur de « apoiado » (approuvé), « muito bem » (très bien), ou autres exclamations ou signes approbatifs ; et pourquoi ? sa femme a failli tuer une puce la nuit précédente « ..... nascitur ridiculus mus. »

Après quelques « brindis » (santé), un autre se lève et fait un autre discours, sur un sujet tout aussi important ; à la fin tous les verres se remplissent et on boit à la santé de « sua majestade o imperador e de toda a

familia imperial » et l'ayant vidé, on le jette par la fenêtre (au Brésil les fenêtres restent presque toujours ouvertes); après un tel service, tout autre serait indigne. Quelques fois on entend de curieuses santés; un enthousiaste se lève et propose comme toast « à la liberté du progrès », un autre le suit incontinent, en buvant au « progrès de la liberté, » etc., etc.

---

•

## MISSIONNAIRE

Dans un petit port du Brésil, au sud de Rio de Janeiro, venait d'entrer un vaisseau de guerre anglais, et comme il s'y trouvait quelques particuliers de cette nationalité, l'équipage donna une soirée composée de musique, chants, représentations de petites pièces de théâtre, etc. Parmi les invités se trouvait un Ecossais, homme très dévot (comme qui dirait un peu tartuffe) grand partisan de l'ennui religieux le dimanche, à tel point qu'il aurait cru que c'était un sacrilège impardonnable de tuer une puce ce jour-là ; de plus il prenait grand intérêt au salut des âmes des noirs sur la côte d'Afrique, aux missionnaires qui, pour le bien des dites âmes, leur donnaient des chemises de laine et, à tout nouveau converti, offraient faux-col et gibus. Le premier

lieutenant du navire était un peu farceur et, connaissant son homme, se déguisa en missionnaire, *vêtement* noir collé aux membres, *frac* (cela va sans dire), *pantalon* beaucoup trop court, usé aux genoux et ne couvrant pas suffisamment une paire de souliers, pour qu'il ne se fit voir, dans l'interstice, une paire de chaussettes blanches, d'une couleur un peu douteuse ; *chapeau* grasseyé et reluisant comme s'il eût été nouvellement verni ; *lunettes* bleues ; *nez* rouge ; *cravatte* blanche, avec parapluie de coton discolore sous le bras, ayant l'air d'avoir appartenu à sa grand'mère. Aussitôt que l'Ecossais le vit, il se présenta en s'asseyant à côté de lui et lui demanda comment marchait la bonne cause, comme dans la chanson de « Malbrouk s'en va-t-en guerre » madame demande à son page : Quelles nouvelles-z-apportez ? » L'autre, d'une voix nasillarde, lui répondit : « Excellentes, le Seigneur a béni mon œuvre et j'ai ramené beaucoup d'âmes noires dans la bonne voie ; mais c'est tout de même singulier le goût prononcé qu'à le nègre pour la bouteille de

cognac, ce qui montre jusqu'à quel point ils sont esclaves du péché original ; par exemple moi, quand je me mets en campagne pour les évangéliser je vais toujours avec la bouteille dans une main et la Bible dans l'autre, l'expérience m'ayant démontré, qu'ils ne veulent rien savoir de l'une qu'après avoir bu l'autre. L'Écossais se leva, rouge de colère et, en disant à son interlocuteur qu'il était indigne d'être missionnaire il lui tourna le dos.

On dit que ce même Écossais possédait quelques esclaves, ce qui le privait de tous les privilèges que la nationalité anglaise est censée conférer et le mettait hors de loi dans son pays. Pour tranquilliser sa conscience et comme, après tout, c'était un peu le sentiment de « après moi le déluge, » il fit un testament libérant ses esclaves *à sa mort*. Aussitôt tous ses amis de chanter les louanges de ce grand philanthrope ; s'il avait été catholique on l'aurait canonisé déjà de son vivant ; malheureusement, un des noirs en eut vent et voyant mon Écossais vert et avec l'apparence de vivre encore de longues années, il

perdit patience et, voulant hâter le moment de sa délivrance, lui mit une balle dans la tête. C'en aurait été fait de l'homme si, heureusement, il n'avait pas eu la tête très dure, de telle façon qu'on dit que la balle gémit en la pénétrant, tant elle s'était fait mal. Le fait est que l'Ecossais n'en ressentit aucun mauvais effet ; il vécut encore de longues années et il se peut que ses esclaves attendent toujours que sonne l'heure de leur délivrance.

---

## NOMENCLATURE

Une chose que le Brésilien aime, c'est le nom.

Qu'ils sont bien loin ces temps heureux et primitifs, où le singe — devenu homme — s'appelait monsieur Adam et sa compagne madame Eve; après eux Méthusalem et les patriarches portait des noms un peu en conformité avec leurs âges; David, Salomon, cela va encore, c'est l'époque de transition; Jean, Jaques, Pierre, Marc, étaient des noms caractéristiques, appropriés à de pauvres pêcheurs; dans le moyen âge les noms sont un peu enveloppés dans le voile du mystère, mais il n'y a pas de doute que l'origine de nos noms modernes vient du métier, de la propriété, d'une qualité physique ou morale, bonne ou mauvaise, de celui qui le portait. Molière en donne un exemple dans « l'école



des femmes » quand il fait dire à Chrysalde :

« Je sais un paysan, qu'on appelait Gros Pierre,  
« Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quart de terre  
« Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux.  
« Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux. »

Mais le Portugais, et son descendant le Brésilien, ont porté l'art jusqu'à la perfection. En Europe, et autre part, on se contente le plus souvent de deux ou trois noms, et même quelques fois il vous arrive de rencontrer un malheureux à qui ses parrains en ont affublé quatre ; mais le Brésilien n'est content qu'en en portant sept, et son principal objectif dans la vie est d'y ajouter un titre de vicomte, duc, baron, commendador, cavalheiro, doutor, etc., de manière que, jusqu'à ce qu'on s'y accoutume, cela vous rappelle un peu l'histoire de ce voyageur portugais, qui, avant l'invention des chemins de fer, arriva tard la nuit, à une « posada » (auberge de campagne) ; tout le monde était couché et quand l'homme frappa, la fenêtre d'enhaut s'ouvrit et une vieille femme demanda qui c'était ; alors l'autre

commença à décliner son nom et ses titres :  
« Je suis o illustrissimo, excellentissimo, sen-  
hor conselheiro doutor, João José Meneses da  
Costa Pinto Leite, commendador da ordem da  
Roza, moço fidalgo da casa réal de sua ma-  
gestade ; » la pauvre femme en lui fermant  
la porte au nez, lui dit de passer son chemin,  
n'ayant pas place pour tant de monde.

---

N. B. On pourrait dire que dans l'extrait de mon journal, j'ai parlé du « gaucho » un peu de la même manière que l'écrivain de l'article intitulé : « Vie pastorale, etc. » (traduit de l'anglais) ; mais il faut se rappeler, qu'en le désignant, je n'avais été que bien peu de temps dans le pays, et, parlant en perroquet, je ne pouvais, non plus, juger que par des ouï-dire. Quand j'ai pu apprécier les choses par moi-même, j'ai trouvé que j'avais à modifier beaucoup d'idées que j'avais acceptées, comme axiomes, des autres (étrangers comme moi) et qui n'étaient que de sots et ridicules préjugés.

Tout indique, au contraire, que l'écrivain de l'article en question doit avoir eu une connaissance pratique du pays, quant aux faits ; mais quant aux appréciations, il faut les prendre : « cum grano salis » ; lui a bien droit aux siennes, en tolérant celles des autres. Quant aux miennes, je puis seulement souscrire la formule commerciale : « S. E. ou O. » et dire que, de mon temps, les trois quarts des vols, assassinats, etc., étaient commis par des étrangers. —

En parlant à faveur du gaucho, il ne faudrait pas croire que je voudrais le faire poser en saint ou en ange ; à respect du premier, je n'en ai jamais vu à cheval, exception faite de St-Georges, au Brésil, et, au lieu d'auréole, le gaucho porte ordinairement le chapeau de feutre. Quant à l'ange, heureusement, il ne l'est pas, n'ayant ni les ailes, ni le plumage, ni la robe blanche.

**FIN**



# TABLE

	Pages
Avant-propos . . . . .	I
Voyage . . . . .	3
Rio-de-Janeiro . . . . .	7
Montevideo . . . . .	15
Buenos-Aires . . . . .	17
Extrait du journal d'un aventurier dans la Répu- blique Argentine en 1861 . . . . .	22
Vie pastorale dans la République Argentine . . .	74
Voyage au Brésil . . . . .	85
L'esclavage . . . . .	90
Chemins de fer et émigration . . . . .	95
Langues . . . . .	100
Mœurs et coutumes . . . . .	105
Modes . . . . .	108
Religion . . . . .	112
Le carnaval . . . . .	121
Le Luzo Brésilien. . . . .	124
Vie animale. . . . .	129
Climat . . . . .	136
L'américanisme . . . . .	142
Légendes. . . . .	151
Chapeau et frac . . . . .	160
L'orateur. . . . .	165
Missionnaire . . . . .	170
Nomenclature . . . . .	174
Note de l'auteur . . . . .	177

# ERRATA

Ne croyant pas que cet opuscule mérite le travail d'une correction soignée, je ne me réfère qu'aux errata qui pourraient changer le sens de la phrase, m'en rapportant à l'indulgence du lecteur pour qu'il ferme l'œil sur les autres erreurs, ou de style ou de ponctuation.

Je profite de l'occasion pour dire que je me suis trompé dans l'esquisse intitulée : « Religion », où, en décrivant une procession brésilienne, j'ai dit qu'elle était close par le prêtre ; ce sont les miliciens (gardes nationales) qui forment l'arrière-garde.

Page 33, ligne 2, au lieu de « moins », lisez « tiers ».

» 42, » 17, » « qui en », lisez « qu'on ».

» 48, » 22, » « gouvernement », lisez  
« gouverneur ».

» 68, » 13, » « arrobon », lisez « arrobas ».

» 76, » 10, » « sceau », lisez « seau ».

» 90, » 5, » « pas », lisez « que ».

» 92, » 18, » « patrâos », lisez « patrão ».

» 99, » 7, » « Maygo », lisez « Mayo ».





## PUBLICATIONS

DE

# B. BENDA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

### LAUSANNE

**Autier.** *Marius Maurel.* Roman provençal. 1 vol. broché, 3 fr.

**Autier.** *Femme sans cœur.* 1 vol. broché, 3 fr.

**Versel.** *Affaires de cœur.* Deux nouvelles : Flory ; Une lettre égarée. 1 vol. broché, 2 fr. 50.

**Gœthe.** *La tragédie du docteur Faust,* en vers français, par A. de Riedmatten. 1 vol. broché, 2 fr.

**Scheffel.** *Ekkehard.* Episode de la fin du Xe siècle. Traduit sur la 50<sup>e</sup> édition allemande, par A. Vendel. 1 vol. broché, 3 fr. 50 ; élégamment relié, tranches dorées, 5 fr. 50.

**Thiriat.** *Journal d'un solitaire* et voyage à la Schlucht. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société Franklin et par la Société d'encouragement au bien. 1 vol. broché, 3 fr. ; relié, 4 fr.

**Redwitz.** *Amaranth.* Traduit de l'allemand. 1 vol. broché, 3 fr.

**Besançon.** *Mémoires de l'instituteur Grimpion.* 2 vol. brochés, 5 fr.

**Besançon.** *Le souverain bien.* 1 vol. broché, 2 fr. 50.

**Dubois.** *Croquis alpins.* Avec une notice sur la flore alpestre, par François Crépin. 1 vol. broché, 5 fr.

*Souvenir de Lausanne.* Vue panoramique de Lausanne. Photographies de A. Bauernheinz. Album élégant, 6 fr.

*Table d'orientation* et vue panoramique depuis le Signal de Lausanne. Dessinée par E. Buffat. Format de poche, 1 fr. 50.

*Vue panoramique des rochers de Naye.* Publiée par la Sous-Section de Jaman du C. A. S. Dessinée et gravée par X. Imfeld, ingénieur. Format de poche, avec frontispice et carte routière. 7 fr. 50.









